



**CINÉMA**  
Des destins troublants,  
mais mal liés  
Page E 3



**ROMAN**  
Un récit existentiel signé  
André Girard  
Page E 7

CAHIER

E

# LIVRES ET CULTURE

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL



JOSHUA JORDAN

Angélique Kidjo

FIJM

**Angélique Kidjo: l'arbre dans la forêt sacrée**

YVES BERNARD

Il aura fallu trois décennies avant que ne se lève la véritable héritière de Myriam Makeba, célèbre Mama Africa sud-africaine qui avait ouvert le continent noir à la planète entière. Avec son idole de jeunesse, Angélique Kidjo partage le même attachement aux racines, la même rage de vivre, le même engagement humanitaire, le même espoir dans la blessure, la même façon d'irradier sur la scène internationale, la même ouverture aux musiques afro-américaines. Cette année, après Ibrahim Ferrer, Khaled et Salif Keita, la Béninoise devient la première femme à recevoir, à la surprise de personne, le prix Antonio Carlos-Jobim, remis par le FIJM à un artiste qui s'est particulièrement démarqué sur le plan des musiques du monde, hommage dont elle ignorait l'existence et que pourtant elle mérite pleinement.

*«Je viens de Ouidah, dans le sud du pays. C'était le port d'embarquement des esclaves; la porte du non-retour. Près de là on aperçoit toujours la forêt sacrée où l'on pratique encore les cérémonies vaudou. Mon aïeul en fut partie intégrante. Premier à tirer sur les esclavagistes, il fut trahi puis capturé par les Français, avant de disparaître jusqu'à ce qu'on le retrouve dans cette forêt. Il avait construit une petite maison autour d'un baobab et avait dit: vous ne retrouverez jamais mon corps; un jour, un arbre poussera à cet endroit précis. Aujourd'hui, l'arbre existe toujours.»*

Le récit permet de comprendre la trajectoire d'une artiste qui n'a jamais su pourquoi elle chante, qui chantait toute petite des chansons qu'on ne lui avait jamais apprises, qui chante pour le pouvoir de rassembler et pour guérir des traumatismes. «On ne parlera jamais assez de l'esclavage; on cause beaucoup plus souvent de l'Holocauste alors que l'esclavage a tué beaucoup plus de gens. Il est indispensable de nous oublier ni l'un, ni l'autre»

Angélique possède cette faculté d'accéder à l'universel en une phrase, d'embrasser le monde en une note. Elle caresse une berceuse, on oublie la sono. Elle laisse couler une

VOIR PAGE E 2: KIDJO

# L'IRRITATION MARSALIS



RAFA RIVAS AFP

Brandford Marsalis

SERGE TRUFFAUT

Les frères Marsalis, Wynton le trompettiste et Branford le saxophoniste, agacent. Souvent, ils énervent. D'autres fois, ils sont des sujets de détestation, des cibles de haine. Il est vrai qu'ils ont tout pour aiguïser la jalousie dans ses retranchements les plus noirs, les plus sombres, les plus violents. Car ils sont habités par tous les talents. Du moins, ceux considérés comme essentiels.

Qui plus est, ils ont une capacité à s'indigner quand il y a matière à s'indigner. Comme cela déplaît à certains, ces derniers les traitent de grandes gueules. On emploie à leur égard l'antithème pour réduire la discussion à trois mots, évidemment gros. Surtout lorsque les questions qu'ils abordent sont sensibles et pas nécessairement délicates.

Tout reprendre à zéro

La dernière en date? *Katrina*, l'ouragan qui a dévasté La Nouvelle-Orléans, les quartiers noirs en particulier. Ce n'est évidemment pas l'ouragan comme tel qui a provoqué leur colère, mais bien la riposte timide,

la réaction avaricieuse des autorités soi-disant concernées. Cela mais aussi autre chose. Ceux qui touchent des sous pour savoir savaient que la digue imposerait au moins éternellement du dieu Eole.

Cette histoire, en fait cette tragédie, a ulcéré les deux frères; Wynton davantage que Branford. Après *Katrina*, le premier a décidé de tout reprendre à zéro. Plus exactement, il a décidé d'écrire une série de thèmes déclinant la trace des Noirs en Amérique du Nord, et le sort qu'on leur a réservé, de l'esclavage à *Katrina*. Sa réaction fut analogue à celle qu'avait eue Charles Mingus dans les années 60 à l'endroit du gouverneur de l'Arkansas Orval Faubus,

de sinistre mémoire. Mais à la différence de Mingus, il a consacré tout un album au sujet. Pour baptiser sa production, qui sera évoquée lors de son show au festival, Wynton n'a pas fait dans le détail: *From The Plantation To The Penitentiary*. De l'esclavage à la prison, en passant par le Vietnam et l'Irak, Wall Street et les droits civiques, il traite de tous les épisodes ayant imprimé

leurs marques sur les Afro-Américains. Mais voilà, à sa sortie les critiques l'ont éreinté. Notamment le magazine *Down Beat*. Et ce, à tort: la volée de bois vert dont il a été l'objet a été propulsée avec une forte dose de malhonnêteté. Car on s'est employé à descendre le bonhomme pour autre chose que pour le disque. On s'explique.

Au début des années 80, Wynton ainsi que

Branford avaient osé faire au grand jour ce que beaucoup désiraient dans l'ombre. A savoir? Attaquer de front des mensuels de jazz. Son propos était d'autant plus simple à formuler qu'il s'articulait sur une série de constats, de réalités tangibles, de faits aux relents nausé-

Combien d'articles sur Brad Meldhau et combien sur Anthony Davis, pianiste autrement plus incisif, plus moderne? Combien de reportages sur Spyro Gyra et combien sur The Art Ensemble of Chicago, autrement plus dérangeant, donc nécessaire? Combien de papiers sur le zoulou blanc et combien sur le zoulou noir? Zoulou... noir, il y a comme qui dirait une contradiction dans les termes.

En colère

La réponse tient à une conception singulière du jazz, cet art mal nommé. Mais encore? Ici et là, on n'aime pas ceux qui dérangent. On aime ceux qui se prêtent à merveille au marketing. On n'apprécie pas ceux qui remettent en question. On apprécie ceux qui jouent la langue de coton, la langue de bois. On affectionne ceux qui obéissent sans broncher, mais moyennant finances, aux diktats

de producteurs marrons de la branchitude. Toujours est-il qu'à sa manière, donc différente de celle de son frère, Branford a lui aussi réagi. Comment? En créant une maison de disques consacrée à ces grands et immenses musiciens volontairement négligés par les industriels de la culture. Plus

VOIR PAGE E 2: MARSALIS



BRANFORD MARSALIS  
*Alvin Batiste, Marsalis Music Honors Series*



BRANFORD MARSALIS  
*Jimmy Cobb, Marsalis Music Honors Series*



BLUE NOTE  
Wynton Marsalis,  
*From The Plantation To The Penitentiary*



L'interdit de l'Alceste

l'Inconvenient no 29

Isabelle Daunais  
Dominique Noguez  
Gilles Archambault  
Daniel Deschênes  
André Major  
Marc Chevrier

Aussi dans ce numéro  
Pierre Vadeboncoeur  
Ying Chen  
Renaud Jean  
Lakis Progudis  
François Ricard  
Gilles Marcotte  
Réjean Beaudoin  
Serge Bouchard

Disponible en kiosque et en librairie

www.inconvenient.ca

**le petit quat'sous**  
de poche 07-08

# CULTURE

saison itinérante  
**Abonnez-vous 514 845-7277**  
www.quatsous.com



Wynton Marsalis

PATRICK MCBRIDE

## MARSALIS

À la veille du coup d'envoi de la 28<sup>e</sup> édition, les Marsalis s'annoncent plus remontés que jamais

SUITE DE LA PAGE E 1

précisément, il a fondé Marsalis Music Honors Series. Jusqu'à présent, quatre albums ont été publiés dans le cadre de cette série.

Le topo est toujours le même: Branford invite un de ces artistes injustement méconnus à enregistrer un compact dont il est le producteur. Aujourd'hui, on peut réentendre la finesse du clarinettiste Alvin Batiste, qui fut d'ailleurs un des professeurs de Branford. Il est décédé le 7 mai dernier alors que son album venait juste de sortir. La musique, en tout cas, est splendide. Chaleureuse, sensuelle, étonnante.

Il y a eu Batiste après les batteurs Michael Carvin, Bob French, qui décline les moments joyeux du new orleans, et... Jimmy Cobb. Immense pour avoir rythmé le fameux *Kind Of Blue* de Miles Davis, mais aussi pour avoir accompagné les frères Adlerley, Dizzy Gillespie, Stan Getz, Art Pepper, Dexter Gar-

don, Red Garland, Wynton Kelly, Sarah Vaughn, Dinah Washington et bien d'autres de cet acabit. Bref, il a frappé au bénéfice de tous et celles qui comptent, exception faite de Duke Ellington, Charles Mingus, John Coltrane et Sonny Rollins.

Voilà, à la veille du coup d'envoi de la 28<sup>e</sup> édition, les Marsalis s'annoncent plus remontés que jamais. Voire passablement en colère. Évidemment, les gros mots à leur égard vont fuser. On se consolera en répétant deux fois plutôt qu'une que ce n'est pas la faute des mots si certains d'entre eux sont gros.

Le Devoir

Wynton Marsalis et le Jazz At The Lincoln Center se produiront le 28 juin à la salle Wilfrid-Pelletier à compter de 20h. Le Branford Marsalis Quartet occupera la scène du théâtre Maisonneuve le 6 juillet à compter de 18h.

## Moore, oui, mais...



Odile Tremblay

Il faut le voir à Cannes déambuler sur la chic Croisette, enfant chéri du festival, palmé, cajolé, ventru, avec une affreuse casquette vissée au cap et des bermudas impossibles. *Look* soigneusement étudié, n'en doutez point.

Le riche Michael Moore, écrivain, animateur, documentariste, agitateur passionné, brûle d'être identifié à l'Américain de la rue. Sous son sourire bonhomme, on sent poindre ses canines de pitt bull.

Et pourtant... l'Amérique de George W. Bush serait appauvrie sans Michael Moore. Manipulateur, égocentrique, souvent malhonnête, mais dans un pays en manque cruel de détracteurs maison, allez vous en passer... Rare et précieux, ce trublion américain.

Comme il est révolu, le temps de la guerre au Vietnam, quand des centaines d'artistes montés au front entonnaient leurs «*protest songs*» sous les volutes du cannabis. Aujourd'hui, Michael Moore et quelques voix égarées semblent crier dans le désert. Oh! Certaines vedettes s'élèvent contre la guerre en Irak, mais si poliment...

Leveez le ton, que diable! Le seul à avoir eu le cran de crier sur la scène du Kodak Theatre, un Oscar en main, «*Shame on you, Mr. President!*», c'est Michael Moore.

Champion de causes justes, par-dessus le marché: l'omniprésence des armes à feu aux États-Unis, l'incurie de la guerre en Irak et l'a-plat-ventrisme des médias après le 11-Septembre, l'aberrant système de santé américain (dans son récent *Sicko*). Il faut bien célébrer les héros qui se pointent. Chaque pays a peut-être d'ailleurs ceux qu'il mérite...

Hier, prenait l'affiche au Cinéma du Parc *Manufacturing Dissent* (Michel Moore, ange ou démon?), un documentaire canado-australien dans lequel Debbie Melnyk et Rick Caine se penchent sur les méthodes peu orthodoxes de ce Robin des bois outremangeur de hamburgers.

La plus grosse révélation du film, c'est que Moore avait obtenu deux entrevues avec Roger Smith, le p.-d.g. de General Motors, pour *Roger & Me*. Son premier film dénonçait en 1989 les pertes d'emplois dans les usines GM de Flint, sa ville natale. En

excluant du montage ces entrevues, Moore discréditait sa thèse entière. Inacceptable procédé! Dans *Manufacturing Dissent*, le cinéaste de *Fahrenheit 9/11* envoie promener Melnyk et Caine de manière aussi cavalière que les grosses légumes l'éconduisent dans ses propres brûlots. Aux puissants la morgue et l'impunité, même lorsqu'ils jouent la carte des humbles... Mais *Manufacturing Dissent* déçoit, malgré quelques banderilles bien plantées sur le tableau. Les deux cinéastes s'aplatissent à l'heure d'interviewer Michael Moore, qui les enlace illico pour la belle photo officielle. Clic!

— De mauvaise foi, moi? Allez donc! Z'avez pas vu ma tronche réjouie?

*Sicko* sortira sur nos écrans vendredi prochain. Film de Moore égaré à la hache, comme d'habitude. Mais qui d'autre aurait osé s'en prendre aux compagnies d'assurances croqueuses de clients dans le système de santé américain? Personne, faut croire.

Lorsque sa caméra traverse nos frontières, on a pourtant le souffle coupé. Dans *Bowling for Columbine*, il affirmait (sans rire) que les Canadiens ne fermaient pas leurs portes à clé, tant le voisinage était sûr.

Farceur, va! Dans *Sicko*, épaté par notre système de santé national, il évalue à vingt minutes le temps d'attente aux urgences des hôpitaux canadiens.

Détails, diront certains. De fait, ce sont les États-Unis qui passent avant tout au crible. Mais avec des recherches aussi mal étayées au Canada, on se demande comment le cinéaste pourrait revendiquer ailleurs la rigueur? Son public prend pour argent comptant une information triturée à pleins témoignages.

À Cannes, le mois dernier, quand des journalistes l'ont interrogé sur ses méthodes d'enquête parfois contestables, Moore patinait, prenant des mines de victime, réclamant d'être jugé sur la justesse de ses causes et non sur les attaques de ses détracteurs.

On veut bien... Remarquez, si les voix contestataires se multipliaient aux États-Unis, celle de Moore se noierait dans le concert. Mais à force d'avoir besoin de lui, nous voici moins regardants sur ses méthodes. À tort, soit... Reste à insérer un petit avis au début de ses films: «*Contenu précieux, mais mise en boîte douteuse. À consommer avec modération.*»

PS: Cette chronique s'interrompt durant cinq semaines. Vive les vacances!

otremblay@ledevoir.com

28<sup>e</sup> ÉDITION  
28 JUIN AU 8 JUILLET 2007  
**LE FESTIVAL DÉBUTE CE JEUDI!**  
PLUS DE 150 CONCERTS!

**18h LES GRANDS CONCERTS** TD Canada Trust  
THÉÂTRE MAISONNEUVE - PJA

Un concert spécial!

TRIO BEYOND  
JACK DEJOHNETTE  
JOHN SCOFIELD  
LARRY GOLDINGS 28 juin

Un voyage arabisant aux accents de flamenco, de musique balkanique et de cafés parisiens. Sublime!

ANOUAR BRAHEM  
LE VOYAGE DE SAHAR 1<sup>er</sup> juillet

Wayne Shorter Quartet  
BRIAN BLADE, JOHN PATTIUC, DANILLO PEREZ  
ET INVITE SPÉCIAL IMAMI WINDS  
TERRA INCOGNITA 29 juin

Rencontre au sommet entre l'Europe et l'Amérique!

STRING QUARTET  
DIDIER LOCKWOOD  
BILLY COBHAM  
VICTOR BAILEY  
SYLVAIN LUC 2 juillet

**20h PLEINS FEUX** GM  
SALLE WILFRID-PELLETIER - PJA

CONCERT D'OUVERTURE

WYNTON MARSALIS  
PRÉSENTE CONGO SQUARE  
AVEC THE JAZZ AT LINCOLN CENTER ORCHESTRA, OTEY THOMPSON  
ET ODADA! 28 juin

PREMIÈRE PARTIE: NORTH MISSISSIPPI ALLSTARS

BÉLA FLECK & THE FLECKTONES  
AVEC VICTOR WOOTEN, FUTURE MAN  
ET JEFF COFFIN AVEC INVITE SPÉCIAL HOWARD LEVY 5 juillet

**20h30 RYTHMES** HYATT REGENCY MONTRÉAL  
PREMIÈRE PARTIE: APOSTLE OF HUSTLE  
PROGRAMME DOUBLE

MÉDESKI, SCOFIELD  
MARTIN & WOOD 28 juin

SON DE LA FRONTERA / OJOS DE BRUJO 29 juin

PROGRAMME DOUBLE  
PREMIÈRE PARTIE: GHISLAIN POIRIER LIVE

ANTIBALAS / FEMI KUTI & THE POSITIVE FORCE 30 juin

AMON TOBIN 1<sup>er</sup> juillet

**BILLETS**  
BILLETTERIE CENTRALE DU FESTIVAL SPECTRUM DE MONTRÉAL  
311, rue Saint-Catharine Ouest

ACHAT DANS LES SALLES OÙ LES CONCERTS ONT LIEU  
PLACE DES ARTS  
514 392-2112 • 1 888 462-2112 • www.ijazzfest.com

MÉTROPOLIS 514 392-2112 • www.ijazzfest.com

MONTRÉALJAZZFEST.COM INFO JAZZ Bell 514 392-2112 • 1 888 462-2112 • www.ijazzfest.com

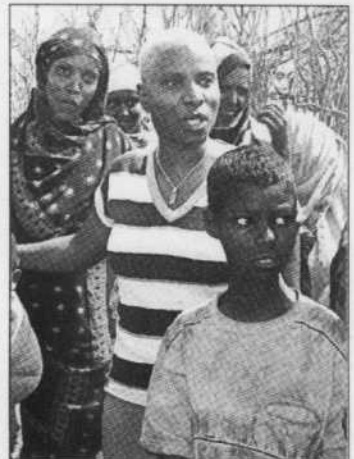
Partenaires: Bell, L'Espresso Jazz, Heineken, CBC, Radio-Canada, Métropolis, Canada, Montréal, Québec.

## KIDJO

SUITE DE LA PAGE E 1

saudade, on entend Cesaria. Elle s'attaque à la salsa, on ressent Celia Cruz. Elle se mesure aux plus grandes voix du funk, du jazz et du soul, on la croit née dedans.

Non pas qu'elle soit parfaite. *Djin Djin*, son nouveau disque, renferme parfois, à l'instar de ses précédents, ce quelque chose de formaté. «*Attention, rétorque-t-elle. On se fait une image de l'artiste africain. On le*



REUTERS

Angélique Kidjo lors d'une mission au Kenya, en 2006, à titre d'ambassadrice de l'UNICEF

vent plus roots. Mais enregistrer notre folklore ne nous est pas naturel. J'assume ma modernité et, si des artistes de renom veulent travailler avec moi, je ne dirai pas non.»

Ils sont tous sur *Djin Djin*: Alicia Keys, Joss Stone, Brandford Marsalis, Peter Gabriel, Amadou et Mariam, Ziggy Marley, Carlos Santana et consorts. Chacun dans leur genre et, pourtant, tous africanisés par la Kidjo qui, comme toujours, commande naturellement l'autorité. Le disque comporte un retour aux racines identitaires avec la présence soutenue de ses chœurs allumés et de ses cadences rythmées par deux brillants percussionnistes du Gangbé Brass Band, béninois comme la chanteuse. Preuve que le baobab est encore et toujours enraciné dans la forêt sacrée...

Collaborateur du Devoir

ANGÉLIQUE KIDJO  
Au Spectrum, le 28 juin

ARCHAMBAULT  
PALMARÈS  
DVD

Résultats des ventes : Du 12 au 18 juin 2007

- FILM/ TÉLÉSÉRIE**
- GHOST RIDER
  - PASSE-PARTOUT Coffret 2
  - DUCK, YOU SUCKER
  - TOUPIE ET BINOU Il était une fois
  - COMING TO AMERICA
  - INDIGÈNES
  - BREACH
  - DEADWOOD Complete Season 3
  - LES CLASSIQUES DE FREDERIC BACK
  - CASINO ROYALE

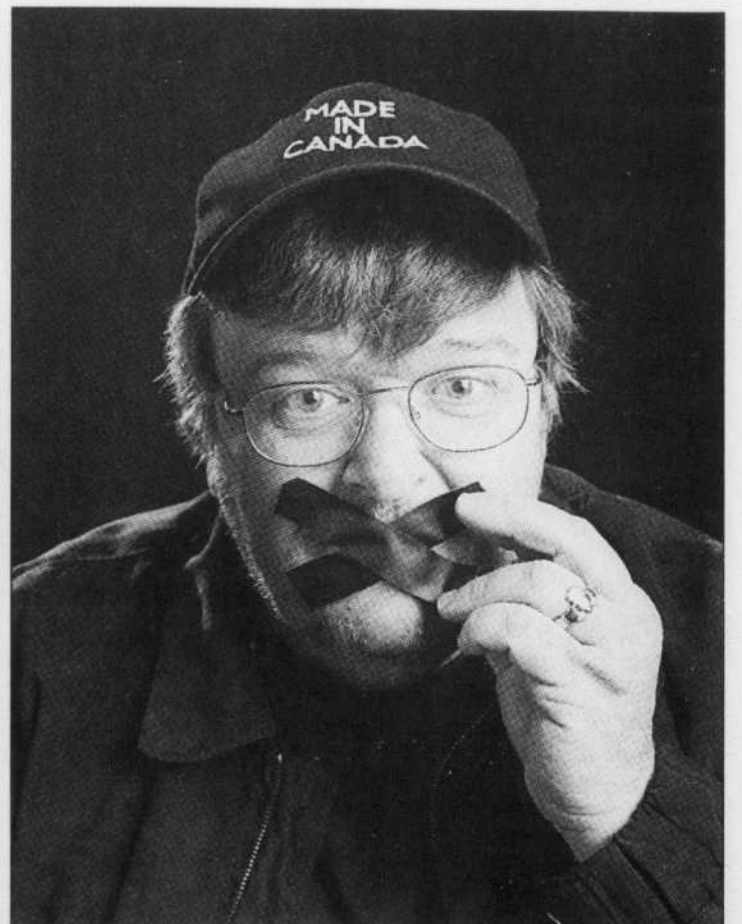
- VARIÉTÉS**
- CLAUDINE MERCIER Le troisième spectacle
  - NOS VOISINS DHANTSU
  - JESSE COOK / One Night at the Metropolis: Montreal
  - PATRICK NORMAN Tu peux frapper à ma porte
  - LES COUSINS DU VRAI MONDE
  - MARCEL LEBOEUF La chemin de Compostelle
  - PLANET EARTH Complete Collection
  - YVON DESCHAMPS Intégrale: Années 70-80
  - HOCKEY: A PEOPLE'S HISTORY
  - NATHALIE LAMBERT Cardio Latino

"Un examen intelligent, provocant et nécessaire du phénomène Michael Moore"

MICHAEL MOORE: ANGE OU DÉMON?  
MANUFACTURING DISSIDENT

CHÉRIE JOHNSON, MONTREAL

À L'AFFICHE  
CARTIER



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

Dans son récent film *Sicko*, Michael Moore dénonce l'aberrant système de santé américain.

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

23 JUIN AU 25 AOÛT 2007  
(TOUS LES CONCERTS SONT PRÉSENTÉS À 20H30 À MOINS D'AVIS CONTRAIRE)

www.domaineforget.com  
1 888-DFORGET / 418 452-3535

Partenaires: Hydro Québec, Québec, Billetech.

**MERCREDI, 27 JUIN**  
La Musique de chambre  
MATHIEU DUFOUR, flûte  
PEDRO R. DIAZ, ELAINE DOUVAS et NORMAND FORGET, hautbois  
MARIE PICARD et ROBERT SPRING, clarinettes  
RICHARD GAGNON et CHRISTOPHER MILLARD, bassons  
GUY GARMICHAEL, cor - DENISE PÉPIN, piano  
POULENC - DRING - LALLET - MARTINU - BEETHOVEN

**VENDREDI, 29 JUIN**  
La Musique ancienne  
LA NEF  
MEREDITH HALL, soprano  
MATTHEW WHITE, contre-ténor  
LA BATAILLE DE MILLIKANNE Chansons d'amour et de guerre en Écosse libre

**SAMEDI, 30 JUIN**  
Les Solistes  
ARNALDO COHEN, piano  
BACH-BUSONI - BRAHMS - CHOPIN

**RETOUR DES BRUNCHES-MUSIQUE**

**24 JUIN**  
BERNARD CIMON, accordéon  
Chanson française

**1<sup>er</sup> JUILLET**  
DENIS LABRIE, accordéon  
Au temps de la valse

Partenaires: Deloitte, Casino.

# CULTURE

**exCentris**  
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206  
ENSEMBLE, C'EST TOUT / CLAUDE BERRI  
13h30 15h20 17h20  
19h15 21h25



SOURCE PARAMOUNT CLASSICS

On est frappés par la ressemblance entre la vraie Mariane Pearl et l'actrice qui joue son rôle (Angelina Jolie).

## Au bord de la crise de nerfs

**A MIGHTY HEART (UN CŒUR INVAINCU)**

Réalisation: Michael Winterbottom.  
Scénario: John Orloff.  
Avec Angelina Jolie, Dan Futterman.

ODILE TREMBLAY

Au dernier Festival de Cannes, on était frappés par la ressemblance entre la vraie Mariane Pearl et l'actrice qui joue son rôle (Angelina Jolie). Mariane est la veuve de Daniel Pearl, ce journaliste américain du *Wall Street Journal* pris en otage et assassiné par ses ravisseurs islamistes au Pakistan en 2002. Le film du Britannique Michael Winterbottom remonte le cours des événements, du bonheur conjugal au cauchemar de l'enlèvement du reporter, puis de la vidéocassette montrant son exécution (que sa veuve, également journaliste, a toujours refusé avec raison de regarder).

Angelina Jolie était enceinte de plusieurs mois au cours du tournage, tout comme Mariane Pearl quand elle perdit son mari, ce qui a contribué à rapprocher les deux femmes, déjà liées d'amitié.

Le film est basé sur le récit biographique de Mariane Pearl, et on sent que son interprète, Angelina Jolie, et le réalisateur, au reste, eurent une faible marge de manœuvre pour multiplier les points de vue... Brad Pitt, célèbre acteur et mari de Jolie, est un des producteurs du film.

Winterbottom a toujours été un cinéaste extrêmement polyvalent, à qui l'on doit des œuvres aussi différentes que *The Road to Guantanamo*, sur de jeunes Pakistanais pris dans la tourmente de l'invasion de l'Afghanistan et des prisons américaines à Cuba, *24 Hour Party People*, sur la ville frénétique de Manchester, épicentre de la musique rock des années 80, le sombre *Jude*, etc. Winterbottom, également documentariste, ne craint jamais d'affronter des sujets difficiles et manifeste souvent un vrai courage de réalisateur. Il se révèle par ailleurs un excellent technicien de l'image.

Dans *A Mighty Heart*, c'est cette caméra à l'épaule, imposant un rythme d'urgence, toujours au bord de la crise de nerfs, qui constitue l'atout principal du film. Car les téléphones frénétiques, les réunions embrassées, les courses dans les rues de Karachi (où l'action fut tournée en partie, avec un danger réel pour

l'équipe), apportent une pulsation d'angoisse palpable. De vrais fixers, de vrais chauffeurs de taxi se mêlent aux acteurs. Mais le film est tourné comme un thriller, ce qui lui retire un regard politique et l'enferme dans un genre trop anodin pour la portée de son histoire.

On ne verra jamais Daniel Pearl (très bien incarné par Dan Futterman) aux mains de ses ravisseurs, mais des flash-back le ramènent aux années de bonheur, à leur mariage, aux reportages à Karachi avec le dernier « au revoir » à l'épouse, sans connaître le destin qui l'attend.

Bien fait, rythmé, *A Mighty Heart* souffre d'une vision tronquée des événements. Le film, malgré une fin multiple qui appelle à l'apaisement, est trop patriotique. Il va jusqu'à avaliser tacitement l'usage de la torture par les autorités pakistanaises pour faire parler les suspects.

Le point de vue américain n'est jamais vraiment remis en cause par Mariane Pearl, donc également par le cinéaste, qui épouse sa position. Winterbottom laisse à peine les islamistes s'exprimer. Ce qui étonne de la part du cinéaste de *The Road to Guantanamo*. Dans ce film infiniment moins manichéen que *A Mighty Heart*, il montrait au contraire la montée des tensions musulmanes à l'heure de l'invasion de l'Afghanistan. Ici, rien de tel. Dans le film, Mariane Pearl interdit d'ailleurs à un musulman de tenir des propos antiaméricains. Au Pakistan! En 2002! Quand les États-Unis se faisaient si vertement critiquer...

Et puis Angelina Jolie, l'oscarisée de *Girl, Interrupted*, ne tient pas ici, loin s'en faut, son meilleur rôle à l'écran. On sent que ses liens avec Mariane Pearl, comme l'implication de cette dernière dans le processus du film, ont paralysé l'actrice, qui n'osait manifester des expressions et prendre des initiatives dramatiques. Elle a l'air pétrifiée, engourdie, sauf dans une courte scène de pleurs et dans un sursaut de rage contre un journaliste de CNN mal embouché. Que la véritable Mariane ait vécu dans la dignité l'horrible épisode de la disparition de son mari ne l'empêchait pas d'éprouver la gamme complète des émotions. Mais où sont-elles?

Le manque de recul et l'état de stupeur non surmonté produisent un film orphelin de questionnements, dont la maîtrise technique peut masquer les carences de fond.

Le Devoir

## Peu reluisant

1408

Réalisation: Mikael Hafström. Scénario: Matt Greenberg, Scott Alexander, Larry Karaszewski, d'après une nouvelle de Stephen King. Avec John Cusack, Samuel L. Jackson, Mary McCormack. Image: Benoît Delhomme. Montage: Peter Boyle. Musique: Gabriel Yared. États-Unis, 2007, 104 min.

ANDRÉ LAVOIE

Devant tant d'adaptations poussives de romans dont le sort serait plus honorable sur une étagère qu'à l'écran, il m'arrive parfois de croire que la nouvelle constitue une solution de rechange honorable. Mes convictions sont quelque peu ébranlées devant *1408*, de Mikael Hafström (*Derailed*), inspiré d'une nouvelle du prolifique et inégal Stephen King, dont chaque fond de tiroir représente une mine d'or pour Hollywood.

Version new-yorkaise de l'hôtel Overlook (dans *The Shining*), affichant cette même splendeur d'un autre âge, le Dolphin est toutefois plus fréquenté, sauf la chambre 1408, imprégnée d'une malédiction qui fait en sorte que les clients y passent toujours la dernière nuit de leur existence. Mike Enslin (John Cusack), auteur d'ouvrages sur les phénomènes paranormaux dans les hôtels, trimbalé d'un lieu à l'autre son scepticisme, et son cynisme. La chambre 1408 représente toutefois un défi de taille puisque, contrairement à tous les propriétaires qui rêvent de publicité, les dirigeants du Dolphin semblent plus redoutables que les gardiens d'une forteresse.

À force de persuasion, et à coups de menaces judiciaires, Mike réussit à convaincre le gérant (Samuel L. Jackson) de lui remettre les clés de la chambre

1408. C'est alors que commence son cauchemar, et le nôtre. On l'avait pourtant prévenu, photos à l'appui, que les gorges tranchées, les sauts dans le vide et d'autres trucs sordides y étaient aussi fréquents que le service aux chambres. Entre des visions de son passé, celles, entre autres, de son ex-épouse (Mary McCormack) et de leur fille décédée à la suite d'une terrible maladie, et le radio-réveil faisant rugir des chansons du groupe The Carpenters, Mike traverse des épreuves aussi insoutenables qu'improbables. Mais tout cela ne serait-il que le fruit de son imagination d'écrivain?

À partir du moment où Cusack met le pied dans cette chambre, le film ne repose plus que sur ses solides épaules, lui que l'on voit davantage en amoureux transi qu'en «action hero». Son interprétation, visiblement nourrie par l'énergie du désespoir, compense rarement pour la lassitude qui nous gagne devant cette série de cauchemars préfabriqués, chemin de croix où aucune résurrection ne semble possible, pas même celle de notre intérêt.

On sent bien que ce personnage antipathique a quelque chose à se faire pardonner, confronté aux visions d'un passé récent parfois idyllique, parfois tragique, mais jamais aussi effrayant que le manège des horreurs dans lequel il a pris place. Cette longue expiation, chargée de symboles à donner le tournis à un psychanalyste, provoque bien sûr quelques timides sursauts, mais après de multiples coups de théâtre et coups de tonnerre, ici une fenêtre colmatée, là un mur suintant le sang, l'étonnement fait vite place à l'ennui. De quoi donner l'envie de se louer une chambre à l'Overlook et d'exiger la présence de Jack Nicholson...

Collaborateur du Devoir

## Destins troublants

TROIS ROIS

Réalisation, image et scénario: Katia Paradis. Avec Paul Nabor, Florencio Mess, Wildred Peters. Montage: Natalie Lamoureux.

ODILE TREMBLAY

Un beau documentaire, hélas pas toujours monté de façon dynamique, sur des musiciens attachants a été réalisé par la Québécoise Katia Paradis. *Trois rois* aborde l'univers de musiciens âgés qui vivent au Belize, tout petit pays d'Amérique centrale.

Trois hommes qu'on est ravi de rencontrer dans leur quotidien. Paul Nabor est un compositeur du peuple Garifuna, qui vit une longue histoire d'amour avec sa guitare, cajolée jour après jour, quand les femmes passent en coup de vent dans sa vie. Des chansons qu'il a composées, il en a oublié la plupart. Il est loin, le temps où les villageois le faisaient venir pour accompagner fêtes et mariages. Florencio Mess, harpiste maya, est un luthier et un grand fabricant d'instruments à cordes beaux et étranges. Quant à Wilfred Peters, accordéoniste créole, il a joué dans un festival vénitien comme devant la reine d'Angleterre, les grandes fiertés de sa vie. Les rêves de ces hommes pauvres et leurs bonheurs de musiciens forment le cœur sensible du film.

On ne peut s'empêcher d'évoquer, pour la parenté des thèmes, le remarquable *Buena Vista Social Club*, documentaire réalisé par Wim Wenders en 1998 sur de vieux musiciens cubains sortis des boules à mines, ressuscités dans la foulée du film, avec la gloire au bout.

ICI, les trois musiciens du Belize, sans avoir nécessairement l'envergure de leurs compères cubains, nous livrent une humanité et des destins troublants. Leur musique, de belles images du pays, certaines scènes fort belles, dont le dénouement et les confidences de Paul Nabor, captivent. Malheureusement, le film n'arrive guère à sauter d'un univers à l'autre en tissant des liens cohérents. À des moments forts succèdent des longueurs, le rythme du film se cherche sans trouver son pouls, comme avait su le faire le documentaire de Wenders.

Le Devoir

## Un ballon sous ses pieds

GRACIE

Réalisation: Davis Guggenheim. Scénario: Lisa Marie Petersen, Karen Janszen. Avec Carly Schroeder, Dermot Mulroney, Elisabeth Shue. Image: Chris Manley. Montage: Elizabeth Kling. Musique: Mark Ishman. États-Unis, 2007, 95 min.

ANDRÉ LAVOIE

Vont-ils réussir un jour, ces passionnés américains du soccer? Le défi semble démesuré, voire perdu d'avance: faire aimer à leurs compatriotes un sport qui donne de grands frissons au monde entier... Or, devant la ferveur d'une famille du New Jersey pour le ballon rond dans *Gracie*, de Davis Guggenheim, on pourrait croire que toute l'Amérique du Nord affiche la même fièvre.

Celle-ci n'est pas totalement fabriquée puisqu'elle s'inspire des souvenirs d'adolescence de l'actrice Elisabeth Shue, elle-même une adepte dans les années 1970 et reléguée aux gradins en raison du machisme ambiant. Sa détermination à jouer aux côtés des garçons et plus tard la mort de son frère adoré forment la trame, légèrement modifiée, de ce véritable film de famille, où Shue interprète le rôle de sa mère, dirigée par son mari dans une production où ses frères sont également de la partie.

Ces détails représentent les principales singularités d'un film orchestré par un arbitre soucieux de faire respecter les codes du drame sportif d'un athlète solitaire (pensez à

*Rocky*) triomphe devant l'adversité. Et une horde d'admirateurs en liesse qui peu de temps auparavant n'auraient pas parié un sou sur sa victoire. Avant d'en arriver là, *Gracie* (Carly Schroeder, très convaincante) aura bien des ballons à frapper, déployant des trésors d'imagination pour convaincre son entourage de la laisser remplacer son frère Johnny, le joueur étoile de l'équipe de son école, mort dans un accident de voiture. Bryan (Dermot Mulroney), père inconsolable depuis le départ de son jeune champion, va mettre du temps à redevenir un entraîneur fougueux pour sa fille. Sa conversion sera lente, tout comme celle des autorités scolaires et des membres de l'équipe, qui feront tout pour décourager Gracie. Mais entre ses bravades d'adolescente et ses moues boudeuses, elle sera capable de marquer quelques points.

Alors que la culture du soccer commence à peine à s'incruster aux États-Unis, grâce surtout à l'immigration hispanique, les cinéastes américains se sentent encore obligés de nous en expliquer les rudiments, de nous montrer une partie sous tous les angles. Et il faut d'ailleurs voir le contraste frappant entre l'approche pédagogique, et édifiante, de *Gracie* avec celle de l'Iranien Jafar Panahi dans *Offside*, qui traite de la même passion et de son influence sociale sans même s'embêter de filmer le match historique dont tous les personnages du film ne cessent de parler.

Même si *Gracie* traite d'un sport résolument atypique (d'un strict point de vue yankee), Davis Guggenheim ne déroge pas des limites

de ce petit conte sportif à haute teneur moraliste. Des slogans positifs (sur le ton du «nothing's impossible») aux trahisons des adultes bien-pensants suivies du triomphe final qui ne surprendra que les habitants d'autres planètes, ce drame, plus anecdotique que biographique, ne mérite aucune Coupe du monde.

La reconstitution «historique» des années 1970 est ici plutôt modeste, reposant d'abord sur une riche trame sonore. Cette sobriété est à l'image des ambitions générales du cinéaste, qui ne pechait pas non plus par excès d'outrances en filmant l'instructive présentation PowerPoint d'Al Gore dans le documentaire *An Inconvenient Truth*. Mais le cinéaste ne craint pas les causes désespérées, car aux États-Unis le soccer est un peu comme les changements climatiques: un truc étrange qui excite le reste du monde...

Collaborateur du Devoir

christal films présente  
**audrey tautou** **guillaume canet**

«... rafraichissant...»  
«... une distribution étincelante.»  
«... un divertissement intelligent et sensible qui saura sans aucun doute charmer.»  
— Bruno Lopez, *Le Journal de Montréal*

Guillaume Canet est extrêmement attachant...  
«... Laurent Stocker. Irresistible, il est la révélation du film.»  
«... une jolie parenthèse enchantée.»  
— Sonia Barthe, *La Presse*

«C'est trop court!»  
— Marie Christine Trétiot, *Desolets, SBC*

«... l'univers de Gavalda s'incarne de façon vivante, charmante et attendrissante.»  
— Manna Demias, *Voir*

# ensemble, c'est tout

un film de claude herri d'après le roman d'anna gavalda

www.ensemblecesttout-lefilm.com

**Présentement à l'affiche**

QUARTIER LATIN	STARTE MONTREAL	CINEMA Beauséjour	CINEMA PRODIGE	MEDIA PLUS	QUEZ
JACOBS CARTIER 14	PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	BOUCHERVILLE	
BROSSARD	TERREBONNE 14	GATINEAU	STARTE HULL	SHERBROOKE	
LACHENAIE	ST-HYACINTHE	TROIS-RIVIERES	JOLIETTE	DRUMMONDVILLE	
EX-CENTRIS	ELYSEE GRANBY	VICTORVILLE	STE-ADELE		

www.christalfilms.com

K-FILMS AMÉRIQUE présente

FESTIVAL DE CANNES  
FESTIVAL DE CANNES 2006 - UN CERTAIN REGARD  
PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE  
FESTIVAL DE CINÉMA DES 3 AMÉRIQUES 2007  
PRIX DU JURY pour MEILLEUR FILM et PRIX DU PUBLIC

# VIOLON

un film de Francisco Vargas

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE

CINEMA Beauséjour	EX-CENTRIS	PARALLÈLE	CINEMA LE CLAP
-------------------	------------	-----------	----------------

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

FESTIVAL DE CANNES  
SÉLECTION OFFICIELLE  
COMPÉTITION

« UNE COMÉDIE, UN THRILLER ET UN DRAME DANS LA MÊME ŒUVRE. (...) LE PARI EST TENU HAUT LA MAIN ! »  
—POSITIF

« NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE CE COUP DE POING CINÉMATOGRAPHIQUE ! »  
—Paris Match

★★★★★

—Positif —Les Cahiers de Cinéma —Paris Match

# LA RAISON DU PLUS FAIBLE

UN FILM DE LUCAS BELVAUX métropole

À L'AFFICHE DÈS LE 29 JUIN

## DE VISU

# Un artefact de folies... pour revoir l'Expo!

Quarante ans après l'Expo 67, la triennale Artefact, sculptures urbaines invite à revoir le site qui a changé la face de notre ville. À l'ombre de la sphère de Buckminster Fuller et de L'Homme d'Alexander Calder...

JÉRÔME DELGADO

Un endroit champêtre, une visite à faire de préférence à pied, les yeux grands ouverts (œuvres à la cime des arbres ou à ras le sol), et l'agréable sensation de jeter un œil nouveau sur un lieu mille fois fréquenté. C'est un peu la «recette» d'Artefact, sculptures urbaines, la triennale d'art contemporain qui revisite depuis 2001 des lieux significatifs de Montréal.

Après le canal de Lachine et le mont Royal, nous voici sur l'île Sainte-Hélène, le temps de commémorer l'Expo 67. Un site et une époque qui ont imposé un thème aux artistes représentant les «cinq continents»: le pavillon. Mais ne vous attendez pas à un survol des nations du monde. À Artefact, tout est bousculé. Même la sculpture.

Marie-Claude Bouthillier, peintre, dans Artefact? Et pourquoi pas, puisque pour elle «le tableau, c'est quelque chose de mélancolique sur lequel on s'appuie». Sa petite cabane, déjà en place gracieuseté de son copain bricoleur — le photographe (!) Yan Giguère —, côtoie paisiblement l'imposante Biosphère. D'ici mercredi, jour de l'inauguration, l'intérieur sera tapissé de sérigraphies, reproduisant à l'infini le même motif bleu ciel. Le sol sera recouvert de mi-

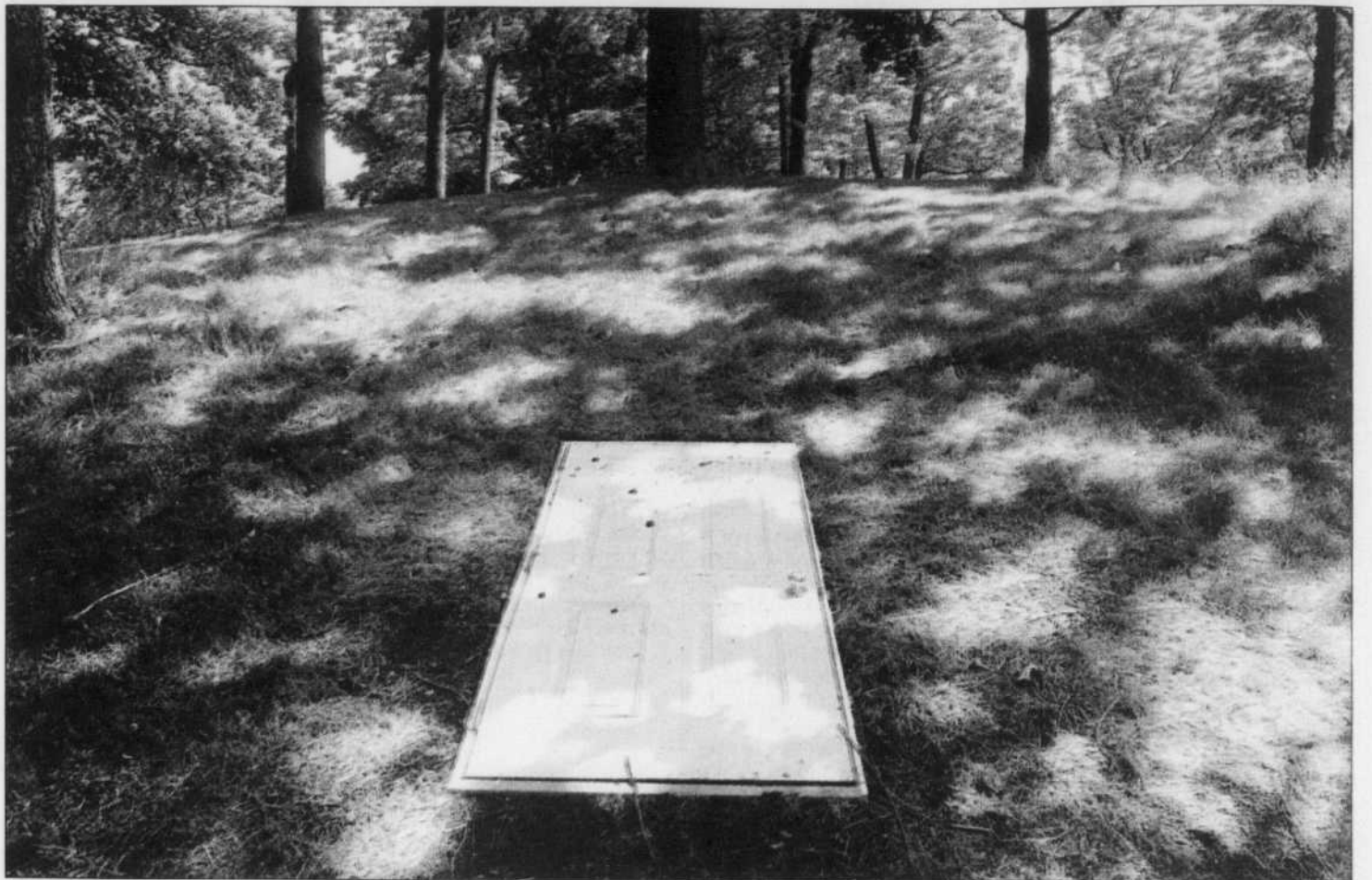
roirs (les jupes ne sont pas recommandées, nous dit-on) et le plafond, lui, sera... le ciel.

«Je veux créer une sensation de flottaison, comme en apesanteur, disait l'artiste lors de notre passage cette semaine. C'est un effet optique. Mais même s'il s'agit d'une expérience visuelle, c'est le corps qui est absorbé.»

Des expériences comme celle-ci, multisensorielles, et pas seulement physiques ou optiques, ce troisième Artefact en offrira à la tonne — au maximum vingt, disons, vu le nombre d'artistes. De l'architecture instable et moelleuse de Jacques Bilodeau aux huttes en bois de Mireille Lavoie, du labyrinthe «anarcho-utopiste» de Mathieu Beauséjour au bar laitier du «trio infernal» BGL...

Oui, le thème du pavillon vous conduira à visiter des cabanes. Mais pas seulement. Catherine Bolduc proposera une porte posée directement sur le sol, «l'Européenne» Marion Galut (France), une fenêtre devant un bassin et «l'Asiatique» Chih-Chien Wang (Taïwan-Québec), que des rumeurs (œuvre sonore).

Sur l'ensemble des interventions entraperçues, certaines plus critiques, d'autres plus fonctionnelles, Artefact 2007 fera naître, quarante ans plus tard, la folie architecturale de l'Expo. Non pas



VOIR PAGE 5: EXPO

Une vue de la «porte» de Catherine Bolduc

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

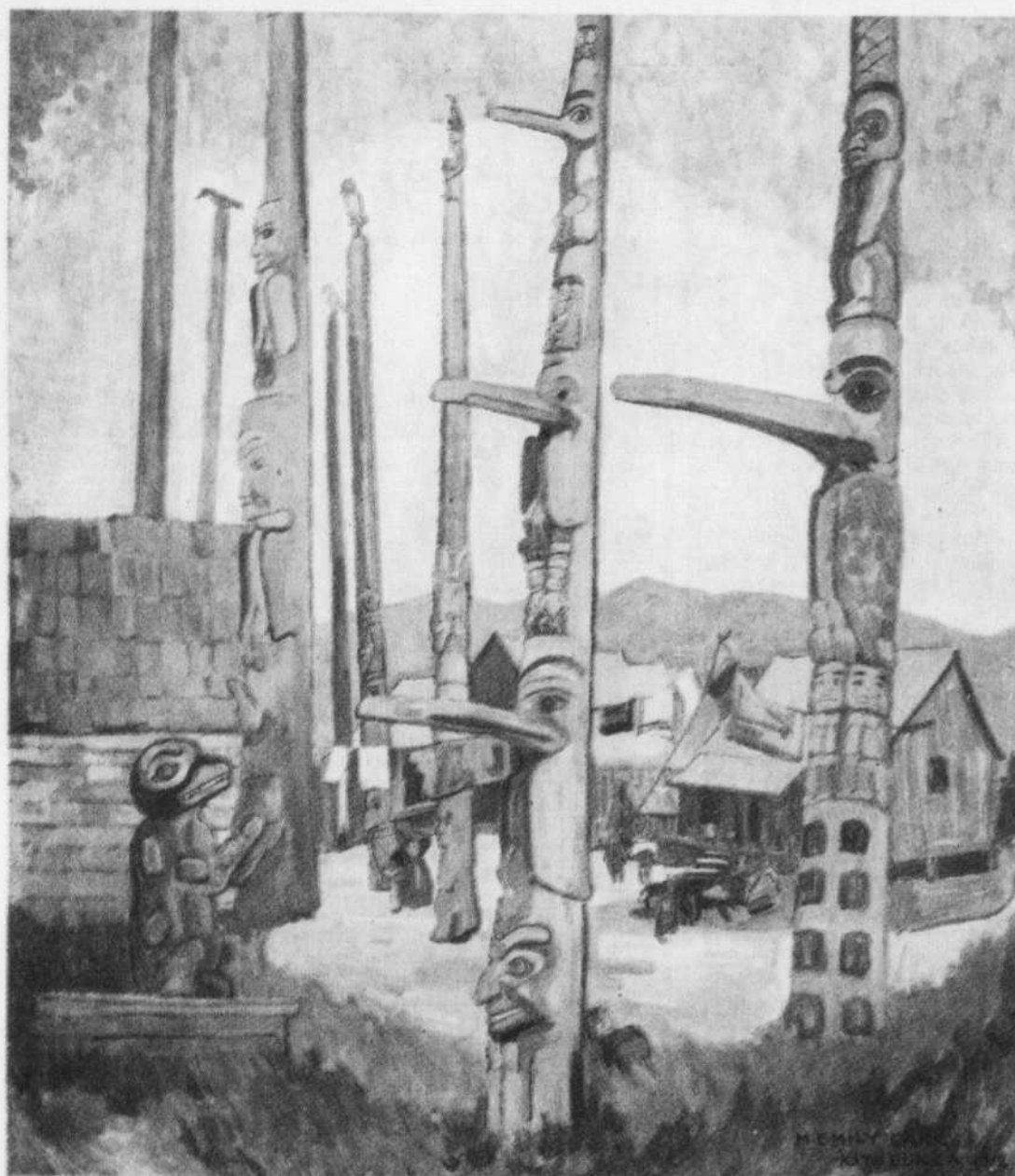
**Les beaux détours**  
CIRCUITS CULTURELS

24 juillet - LES PAYSAGES DE Renoir - COMPLET  
Ce beau détour sera répété le samedi 25 août

Quelques places seulement!  
31 juillet - DE CRANACH À MONET à Québec

Du 2 au 13 octobre - ART - MUSIQUE - HISTOIRE  
PRAGUE - BRATISLAVA - VIENNE

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont



21 JUIN - 23 SEPTEMBRE 2007

## EMILY CARR

NOUVELLES PERSPECTIVES SUR  
UNE LÉGENDE CANADIENNE

Organisée et mise en tournée par la Vancouver Art Gallery et le Musée des beaux-arts du Canada

Première exposition pancanadienne consacrée à l'artiste depuis plus de trente ans. Elle réunit quelque 200 objets, peintures, dessins, aquarelles, caricatures, céramiques, sculptures, livres, photographies et documents éphémères. Cette présentation, jette un nouveau regard sur cette célèbre artiste excentrique et solitaire.

Une présentation de

Financière  
Sun Life

**M** MUSÉE DES BEAUX-ARTS  
DE MONTRÉAL  
Pavillon Michal et Renata Hornstein  
www.mbam.qc.ca

Renseignements : 514-285-2000, 1-800-899-MUSE

Vancouver  
Art Gallery

Musée des beaux-arts National Gallery  
du Canada of Canada

AIR CANADA

Emily Carr, Mots notémiques, Kiteauke (détail), 1932, huile sur toile, Vancouver Art Gallery, Fonds des Fondateurs. Photo: Art Gallery of Ontario/ Carlo Catenazzi

**CAMP de JOUR**  
Pour les 5 à 13 ans

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Métro McGill ou autobus 24  
Tél. : 514 398-7100, poste 222, linda.st-pierre@mccord.mcgill.ca  
www.musee-mccord.qc.ca/fr/activites

POINTE-À-CALLIÈRE 15<sup>ans</sup>  
Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal  
Montréal

550, place Royal  
Montréal  
514 872-9150  
www.pamccord.qc.ca

LES PRESSES  
CH

UNE FÊTE PLEINE DE RYTHMES ET DE SAVEURS  
**LE RENDEZ-VOUS  
DES CULTURES**  
30 JUIN / 1<sup>ER</sup> JUILLET À POINTE-À-CALLIÈRE  
UN ÉVÈNEMENT  
EXTERIEUR  
AUX ABORDS  
DU MUSÉE

## DE VISU

## EXPO

« On ne reprend pas l'Expo 67. On est même plus proches de Corridart [l'exposition avortée des Jeux olympiques de 1976]: le maire Drapeau n'aurait pas aimé. Il aurait dit: ce n'est pas de l'art, ça ».

SUITE DE LA PAGE E 4

par les dimensions, mais plutôt du côté exploratoire et éphémère de l'exercice.

## Un tandem d'expérience

C'est en pensant aux ruelles et aux escaliers de Montréal que l'équipe d'Artefact s'est arrêtée sur le choix de l'île Sainte-Hélène. Le 40<sup>e</sup> de l'Expo 67, célébré cet été, n'est « qu'un plus », de l'aveu des commissaires, Gilles Daigneault et Nicolas Mavrikakis. L'idée du pavillon s'est imposée presque naturellement. Mais elle s'inspire davantage de l'époque où les jardins hébergeaient des « folies » — terme emprunté au latin pour évoquer le feuillage servant de toit.

« On ne reprend pas l'Expo 67. On est même plus proches de Corridart [l'exposition avortée des Jeux olympiques de 1976]: le maire Drapeau n'aurait pas aimé. Il aurait dit: ce n'est pas de l'art, ça », insiste, avec l'humour qu'on lui connaît, Gilles Daigneault.

C'est d'ailleurs toujours difficile de faire de l'art public aujourd'hui. Nicolas Mavrikakis, dont Artefact est sa première expérience « publique », n'en revenait pas des restrictions imposées par les autorités. « Il s'est même fâché à un moment », raconte Daigneault, leur

faisant remarquer qu'à les écouter, certains arbres du site n'auraient jamais dû être plantés. »

Le tandem d'expérience qui signe cette expo intitulée *Petits pavillons et autres folies*, que l'on a déjà entendu autour de la même table à la radio de Radio-Canada, refuse sinon les étiquettes du vieux lion et du jeune loup qu'on pourrait leur accoler. Daigneault, critique de longue date, aujourd'hui directeur de la fondation Molinari, assure que l'âge n'a rien à voir avec le degré de « folie ».

« [Jacques] Bilodeau s'amuse comme un enfant, dit-il. Et Aganetha [Dick] est la plus espiègle. »

Ce jour, Aganetha S. Dick, l'aînée du groupe (née en 1937), installe son œuvre sur les branches d'un arbre. Elle prend tout de même le temps de nous offrir sa carte de visite: un petit sac renfermant graines de fleurs et dessin d'abeille.

Elle nous invite à les semer dans notre jardin. Les abeilles adorent, dit-elle. Comme le miel, que l'artiste de Winnipeg cachera dans les étranges formes de son œuvre, pour mieux les attirer. À ses yeux, elles sont de véritables sculpteurs, des architectes, et il faut le reconnaître. Quoi de mieux que de le faire pendant une exposition, à l'ombre de la sphère

de Buckminster Fuller et de L'Homme d'Alexander Calder.

Collaborateur du Devoir

## ARTEFACT 2007

Du 27 juin au 30 septembre, à l'île Sainte-Hélène.

Veillez noter qu'une série d'expositions parallèles mettant en vedette les mêmes artistes se dérouleront pendant l'été dans plusieurs galeries, ainsi qu'au Musée d'art contemporain, où sont dévoilés les projets sur papier de la manifestation.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'espiègle Aganetha Dick installant son œuvre sur les branches d'un arbre.

C'est en pensant aux ruelles et aux escaliers de Montréal que l'équipe d'Artefact s'est arrêtée sur le choix de l'île Sainte-Hélène.

## AVATAR. DIGITALE. POESIE

### AU POESIEFESTIVAL BERLIN 2007

[www.lenomdelachose.org/berlin](http://www.lenomdelachose.org/berlin)

AVATAR @ BERLIN

Pierre-André Arcand  
Christof Migone  
Émile Morin  
Jocelyn Robert  
Sabica Senez

[avatar.adm@meduse.org](mailto:avatar.adm@meduse.org)



avatar

Québec

Avec la participation de  
- Conseil des arts et des lettres du Québec  
- Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

VILLE DE QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

DU 24 JUIN AU 22 JUILLET 2007

# Carsten Höller

Deux  
One  
plus  
Some  
tout  
Many

3 EXPOS À L'ESPACE SHAWINIGAN  
2 JUIN – 30 SEPTEMBRE 2007

EXPOSITION SOLO EN GRANDE PREMIÈRE AU CANADA

SHAWINIGAN 1882, rue Cascade, Shawinigan (Québec)  
819 537.5300 1 866 900.2483  
[musee.beaux-arts.ca](http://musee.beaux-arts.ca)

Organisée par le Musée des beaux-arts du Canada et présentée par la Cité de l'énergie

L'Espace Shawinigan accueille les expositions du Musée des beaux-arts du Canada.

LA CITÉ DE L'ÉNERGIE  
SHAWINIGAN

Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada

Canada



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Mireille Lavoie devant son «pavillon» en construction

### Lucy Blanchette

Du 6 juin au 15 juillet

«Monument de souvenir: l'Hymne des carillons continue»  
(Des églises de Montréal) Bas-reliefs en aluminium de récupération  
Œuvres uniques

#### GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770  
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h [www.galeriebernard.ca](http://www.galeriebernard.ca)

### COLLECTION LOTO-QUÉBEC

« ŒUVRES CHOISIES »  
jusqu'au 28 juillet 2007

Galerie d'art L'Union-Vie du Centre culturel de Drummondville  
175 rue Ringuet, Drummondville

Du lundi au samedi, de 13h00 à 16h30 - 819-477-5518

### SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU 2007 VAL-DAVID

« LE VOYAGE »

14 JUILLET AU 3 SEPTEMBRE

Du jeudi au dimanche  
de 10 h à 18 h



FONDATION  
DEROQUIN

[www.fondationderoquin.com](http://www.fondationderoquin.com)

**BIENNALE  
DE MONTRÉAL**

UN ÉVÉNEMENT INTERNATIONAL  
EN ART CONTEMPORAIN

Nouvelles heures d'ouverture :  
du mercredi au dimanche de 11h à 18h

2007  
MAY 10 MAI  
JULY 8 JUILLET

CIAC :: CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL :: [WWW.CIAC.CA](http://WWW.CIAC.CA)  
École Ignace-Bourget, 1230 rue de la Montagne, Montréal :: Métro Peel ou Guy-Carriacordia

## LIVRES

ARTS VISUELS

## L'art de rapprocher les parties

*Ce sont les regardeurs qui font les tableaux, disait Duchamp. Ce sont les médiateurs qui lient les publics et les œuvres, ajoute Sylvie Lacerte.*

STÉPHANE BAILLARGEON

Le Grand Tour (en français dans le texte) était un long voyage européen organisé au XVIII<sup>e</sup> siècle par les aristocrates britanniques. Diplôme en poche, les *happy few* traversaient la Manche pour explorer les hauts lieux culturels du continent, la France et les Pays-Bas, l'Allemagne et la Suisse, et surtout l'Italie, puis la Grèce et l'Asie mineure, berceaux des admirables civilisations de l'Antiquité.

Le pèlerinage dans l'espace et le temps durait jusqu'à une année, souvent en compagnie d'un tuteur érudit. Les bénéficiaires

du Grand Tour en profitaient pour se frotter aux langues vivantes et aux femmes de petites vertus, l'arrêt à Venise ou en Turquie servant à «se rembourser d'une vie de chasteté exemplaire à la maison», comme l'écrivit Lord Byron pendant son propre fabuleux périple. Au retour, le «complete gentleman» déballait ses souvenirs et des œuvres d'art accumulées à la pelle.

Les guerres napoléoniennes ont malmené la tradition. La nouvelle Europe de l'art contemporain branché lui redonne une certaine vie ces temps-ci, un site Internet (*grandtour2007.com*) repiquant même l'appellation contrôlée. Ce nouveau Grand Tour, pour

jeunes et vieux esthètes, se déploie autour de quatre grands événements: la Biennale de Venise, l'annuelle foire de Bâle, la quinquennale documenta de Kassel et la plus rare exposition de sculptures de Münster, ne revenant que tous les dix ans. Au cours des prochains mois, des centaines de milliers de chanceux vont envahir l'un ou l'autre de ces lieux magiques du carré d'as reformé sporadiquement.

## Une mécanique grinçante

La démocratisation de nos sociétés a donc triomphé jusque-là? Nenni, nenni, répond Sylvie Lacerte, qui vient de publier un ouvrage pionnier intitulé *La Média-*

*tion de l'art contemporain*. Elle parle elle-même de l'ancien Grand Tour et de la persistante Biennale à la toute fin de son livre en rapportant alors les commentaires désabusés provenant de la caste des visiteurs professionnels et de l'absence du public ordinaire.

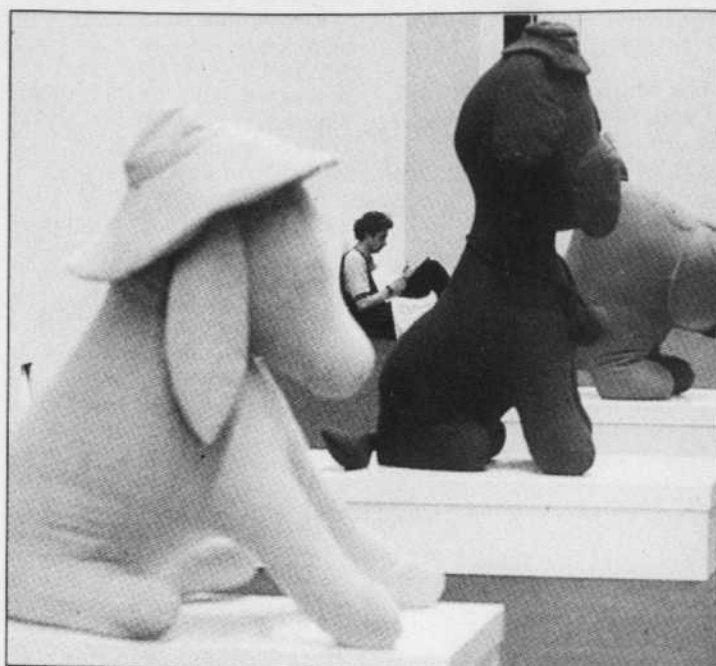
«Malgré sa longue histoire amorcée en 1895, la durée prolongée [juin à novembre] de l'événement, ses lieux variés avec des œuvres qui assiègent la ville et les monuments, ses lieux de culte, ses endroits privés et ses places publiques ainsi que sa publicité qui pavoise jusqu'aux bacs à ordures, la Biennale n'est en fait destinée qu'à un tout petit nombre de connaisseurs, écrit Mme Lacerte. Point de non-initiés de l'art contemporain dans les Giardini ou à l'Arsenale et encore moins dans les lieux hors des sentiers battus du Rialto ou de la place Saint-Marc, hormis dans certains lieux publics où des touristes perdus se retrouvent par hasard. Une petite enquête auprès de certains touristes, commerçants et citoyens vénitiens a confirmé ce que je soupçonnais. «La Biennale, que è, dove è?»

Ce problème de l'accès à l'art, mais surtout au sens de l'art, tarabiscote Sylvie Lacerte depuis des années. Coordinatrice des travaux de l'Alliance de recherche DOCAM (documentation et conservation du patrimoine des arts médiatiques) de la Fondation Daniel Langlois pour l'art, la science et la technologie, elle a fait de la médiation (du mot comme de la chose) le sujet d'une récente thèse de doctorat remaniée maintenant en essai. Son livre, fruit de cinq années de recherche, peut aussi se lire comme un concentré pur jus des débats entourant l'art contemporain. Et l'ouvrage s'avère d'autant plus instructif qu'il ne jargonne jamais.

«Je fréquente l'art depuis trente ans et je me sens toujours comme une néophyte, dit-elle humblement en entrevue, dans les beaux bureaux de la Fondation, boulevard Saint-Laurent, à Montréal. Parfois, le manque d'explications sur la signification de l'œuvre me frustré. J'ai donc voulu étudier comment la relation entre les œuvres et les publics pourrait s'articuler autrement.»

La médiation facilite les rapprochements, en art comme dans les conflits armés ou de travail. «La médiation jette des ponts, résume la spécialiste. Elle s'articule autour de plusieurs mécaniques interreliées: les activités et les programmes éducatifs, les expositions didactiques, les médias, etc.»

Parlons-en... La couverture nationale va à vau-l'eau. *La Presse* n'a même plus de critique professionnelle en arts visuels. Même *Arty* n'a pas d'émission spécialisée en art contemporain, ce qui est quand même honteux pour une chaîne culturelle. «Les médias québécois ne font pas leur travail pour couvrir les arts visuels



Quelques œuvres de l'artiste kenyan Cosima Von Bonim à la documenta 12 de Kassel, en Allemagne

ou l'architecture, juge la spectatrice engagée. Ce sont de piètres médiateurs. Pourquoi? Ce ne serait pas vendeur ou pas assez sexy. Les médias et surtout les responsables des programmations peuvent donc décider du goût du public. C'est très méprisant. On est dans une culture du Tout le monde en parle... En dehors de la perspective "people", point de salut. C'est vraiment lamentable.»

## Petit inculte deviendra grand

Il suffit de trois clics de souris pour tomber sur des contre-exemples éclairés. Le *New York Times* a même pris le virage multimédia en proposant en paquet un texte critique, des images animées et des commentaires audio des grandes expositions. Étrangement, les institutions de l'art contemporain tardent à suivre. Le MOMA propose bien une visite en ligne de sa rétrospective Richard Serra avec des propos de l'artiste. Là encore, il s'agit de l'exception: le milieu de l'art, à la fine pointe de tout, s'avère souvent incapable de suivre la simple règle de tout bon DVD proposant des commentaires du réalisateur.

«L'art contemporain commence à secouer, dit Mme Lacerte. Les musées d'art contemporain ont longtemps résisté à fournir des explications élaborées des œuvres de peur de devenir trop didactiques et de passer à côté de l'art lui-même. Je suis allée dans une exposition d'art contemporain encore récemment où les guides restaient entre eux et ne communiquaient pas avec le public. Les musées historiques ou archéologiques, au contraire, donnent beaucoup d'explications. Le musée national d'anthropologie de Mexico est un modèle de ce point de vue. C'est un exemple de médiation réussie.»

Les visites scolaires lui semblent aussi assez appréciables, alors que — son livre le souligne très bien — une des grandes déficiences médiatrices de nos sociétés

découle du système d'éducation. «On n'habitue pas les gens dès leur plus jeune âge à fréquenter et à pratiquer les arts, quels qu'ils soient. Il faudra rétablir des ponts, mais sans tomber dans une approche clientéliste. Il faut d'abord se servir des arts pour former des humains capables de mieux exercer un certain sens critique.»

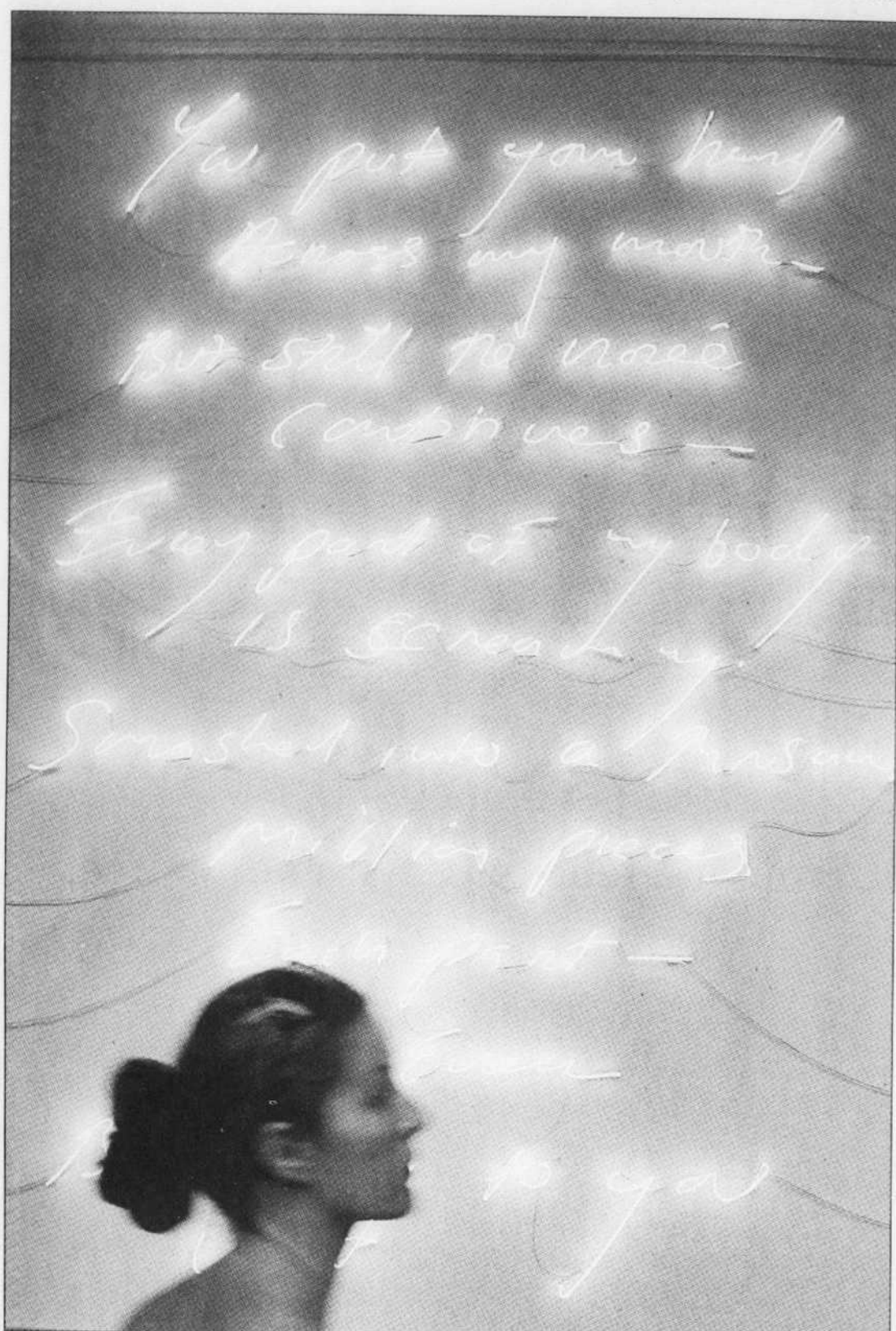
Comme les enfants vieillissent immanquablement, ils finissent par devenir de mauvais publics adultes. La triste preuve est fournie en ce moment même, à la Biennale de Montréal, peu couverte médiatiquement, mal servie du point de vue de la médiation didactique et finalement boudeée par les Montréalais. Samedi, il y a deux semaines, les salles du principal lieu de diffusion de l'événement au centre-ville comptaient à peine plus de visiteurs que d'employés. «La Biennale n'a pas les moyens de jouer son rôle comme événement international», corrige Mme Lacerte, qui refuse de blâmer ses organisateurs.

N'empêche, Montréal se distingue par le fait que même son élite semble se désintéresser de l'art contemporain, en petits comme en grands tours, alors que le secteur donne des signes d'ébullition volcanique partout dans le monde. «Nous avons des collectionneurs», conclut Sylvie Lacerte, qui a comparé les phénomènes de médiation à Montréal, à New York et à Grenoble. Là encore, l'éducation doit jouer. L'élite économique montréalaise est peut-être moins cultivée que celle de New York, qu'il ne faut toutefois pas confondre avec tous les États-Unis.»

Le Devoir

## LA MÉDIATION DE L'ART CONTEMPORAIN

Sylvie Lacerte  
Éditions d'art Le Sabord,  
coll. «Essai»  
Trois-Rivières, 2007, 212 pages



Une visiteuse passe devant une installation de l'artiste britannique Tracey Emin à la Biennale internationale de Venise, qui se poursuit tout l'été.

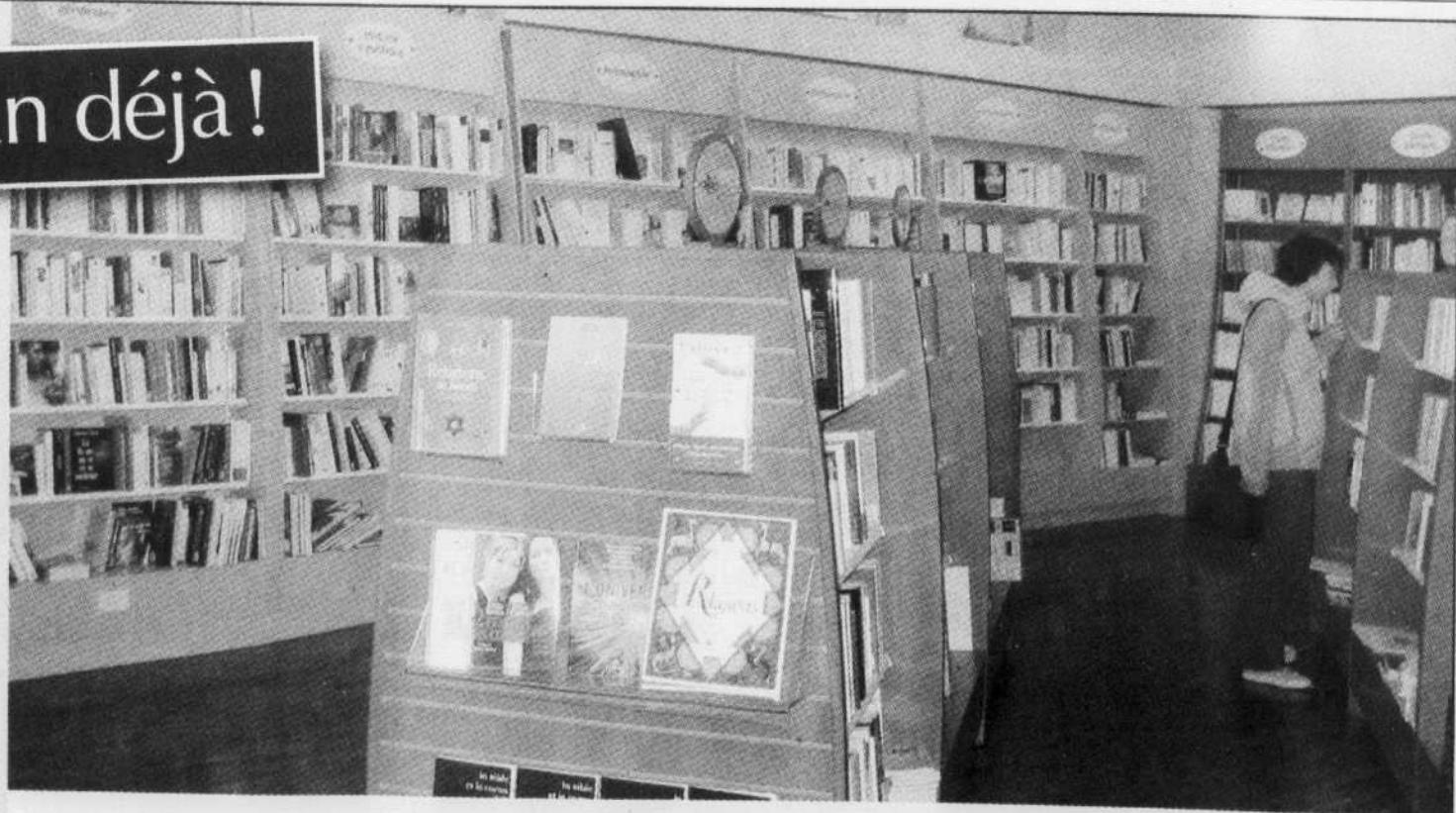
**Paulines**  
LIBRAIRIE

2653, rue Masson  
Montréal H1Y 1W3  
514 849-3585 1 800 454-8739  
libpaul@paulines.qc.ca

Un nouveau concept

- une librairie
- une salle multimédias
- un café resto

Un an déjà!



**VENTE**  
1<sup>er</sup> anniversaire

Obtenez une ristourne pour tous vos achats de livres (avant taxes)

24<sup>95</sup>\$ à 69<sup>95</sup>\$ = 10 %  
69<sup>95</sup>\$ à 149<sup>95</sup>\$ = 15 %  
149<sup>95</sup>\$ et plus = 20 %

Quelques restrictions s'appliquent.

## LIVRES

## Ailleurs, ici

*Un roman compliqué, oui. Ce n'est pas du tout-cuit dans le bec, du prêt-à-porter. C'est fort, intelligent. C'est parfois comique, parfois tendre. Souvent cru. C'est charnel. Très, très sexe. Fantasmagorique.*



Danielle Laurin

**C'**est un roman étrange, déroutant, qui ne se laisse pas cerner facilement. Le genre de roman qu'on serait tenté de mettre de côté chemin faisant, de refermer abruptement. On aurait tort. *Port-Alfred Plaza* recèle une force souterraine hors du commun.

Au bout du compte, plusieurs images viennent en tête. Celle du rhizome, développée par le philosophe Gilles Deleuze, par exemple. Il y a quelque chose de caché qui opère à notre insu dans ce roman. Quelque chose d'enraciné, qui jette des germes de tous les côtés.

Au début, on croit que c'est échevelé, tout simplement. Du n'importe quoi. Des amas de fragments. Où est-ce qu'on s'en va comme ça? Et qui parle, pour commencer? Plusieurs voix s'entremêlent, plusieurs bouts de vie se racontent. Et puis quoi?!

Comme on apprend très vite que le narrateur est écrivain, ou, en tout cas, essaie de le devenir, on se dit, bon, ça y est, un autre roman sur l'écriture, un autre roman je-me-moi où l'auteur se regarde écrire. *Basta*.

Et puis, et puis, on se laisse gagner. Par quoi? Difficile à expliquer. Le ton, sans doute. Le ton du narrateur. Sa voie intérieure, qui s'infiltré en douce dans les pores des pages, les trous du récit.

On finit par y croire, à son histoire. À voir la vie, le monde, les autres, l'amour, le sexe, le passage du temps... et l'écriture avec ses yeux à lui. A en redemander. Et à se questionner soi-même sur notre propre vie, notre rapport au monde, aux autres, à l'amour, au sexe, au temps... et à l'écriture.

Question de climat, peut-être? Que je vous dise. Nous sommes dans une petite ville portuaire, ouverte sur l'ailleurs, sur l'autre, l'étranger. Nous sommes dans une chambre d'hôtel impersonnelle, où tout peut arriver.

Notre narrateur, Étienne, 29 ans, a mis de côté sa thèse de doctorat pour écrire un roman. Il se donne un mois. Il est là, à Port-Alfred, avec des cassettes. Des cassettes audio où des gens ordinaires racontent leur vie. Ces personnes-là, elles sont quatre, sont des habi-

tées de la taverne à côté. Quelqu'un, un autre étudiant, les a enregistrées à leur insu. Bon, ça paraît saugrenu, ça l'est. Mais c'est ce qui va servir de matériau au romancier en herbe.

Ce matériau, il nous est donné de façon brute. C'est-à-dire comme si nous lisions la transcription pure et simple des enregistrements en question. La magie opère: on a l'impression d'être là, à la taverne, avec eux. Chacun son registre, sa façon de parler. Chacun ses souvenirs, ses rêves brisés.

Ils parlent tour à tour. Un vieux barbier de l'endroit à la retraite. Un chauffeur de taxi qui a séduit plus d'une de ses clientes et qui adore révéler les détails de ses ébats. Une putain sur le déclin qui ne s'est jamais remise de sa première peine d'amour. Et un jeune manutentionnaire du port, amoureux de la littérature, timide, mystérieux.

Ils parlent tour à tour, mais entrecoupés par la voix de notre jeune Étienne. Par sa voix intérieure. Alors qu'il réfléchit sur ce qu'il va faire de ces témoignages. Alors qu'il raconte ce qu'il voit, ressent. Ce qu'il vit, dans sa chambre d'hôtel, avec une jeune femme de chambre belle à croquer qui fait dans la *soft* porno.

Que je vous dise, encore. Il est question de la Russie. Et du Japon. Il est question de Fernand Dumont. De Duplessis. De la reine d'Angleterre. De la diversité des peuples et de ce qui les rapproche. De ce qui fait de nous des êtres humains.

Ça fait beaucoup, oui. Mais ce n'est pas décousu. Pas à la ligne d'arrivée. D'ailleurs, sitôt terminée la lecture de *Port-Alfred Plaza*, on voudrait recommencer. Maintenant que l'on sait, que l'on a compris ce qui se passe. Pour savourer davantage, mieux apprécier les personnages.

C'est compliqué, oui. Mais ce n'est pas banal. Ça résiste, oui. Ça résiste à l'uniformisation, l'aplatissement, l'abêtissement. Ce n'est pas du tout-cuit dans le bec, du prêt-à-porter. C'est fort, intelligent. C'est parfois comique, parfois tendre. Souvent cru. C'est charnel. Très, très sexe. Fantasmagorique.

C'est un roman d'amour. Une étude ethnologique. Un récit existentiel... Peu importe. C'est un grand livre.

Collaboratrice du Devoir

PORT-ALFRED PLAZA

André Girard  
Québec Amérique  
Montréal, 2007, 208 pages

© MARTINE DOYON

André Girard a déjà remporté le prix Robert-Cliche du premier roman en 1991. Son nouveau livre, *Port-Alfred Plaza*, recèle une force souterraine hors du commun.



La comédienne et écrivaine Louise Portal

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Louise Portal et le « moine adoré »

MICHEL LAPIERRE

À première vue, le dernier roman de la comédienne Louise Portal fait grimacer. Il porte un titre mièvre et vieillot: *L'Angé- lus de mon voisin sonne l'heure de l'amour*. Mais attention, le voisin, Charles-Émile Jacques, est hors du commun! Ses deux prénoms et son patronyme, qui pourrait être un prénom, désignent respectivement le père, le fils et le mari de l'héroïne. Freud lui-même aurait appris quelque chose de Louise Portal.

Le fondateur de la psychanalyse aurait découvert que l'érotisme et le mysticisme entretiennent au Québec des liens inusités. Louise Portal, née à Chicoutimi en 1950, a de la suite dans les idées. De l'Angé- lus de l'amour, on aboutit vite, en la lisant, au chapelet des caresses.

L'héroïne, Jeanne Dorval, est liée à trois morts: Charles, le père dont elle cultive le souvenir; Émile, le fils qu'elle pleure; et Jacques, le mari qui lui a fait un enfant: Émile. «Tu as visité chaque sillon de ma peau, dit avec ferveur le chapelet de mes grains de beauté», rappelle-t-elle en songe à Jacques, son «cher amour» disparu.

Sur le ton d'une prière, Jeanne avoue que les cuisses, les épaules,

les mains et, bien sûr, le «gland sculpté» de Jacques lui manquent cruellement. En se remémorant les jours passés avec son compagnon à l'hôtellerie de l'abbaye cistercienne de Rougemont, elle laisse échapper un mot qui, dans le parler populaire québécois, a un double sens. Elle appelle Jacques le «moine adoré».

On comprend que la veuve sensuelle puisse rêver aux qualités «monastiques» de son nouveau voisin, Charles-Émile Jacques. Elle se ressaisit en apprenant que, même s'il a un fils, il est homosexuel et sidéen.

Mais une chose la fascine. Son voisin conserve et vénère une gravure, exécutée en 1859 par un homonyme, le peintre français Charles-Émile Jacques, ami du célèbre Jean-François Millet. On y distingue une dame aimant un petit garçon à l'église. L'horloge du clocher indique midi et quart. L'Angé- lus vient à peine de sonner...

Avant de mourir, Marco, l'amant du voisin, lui avait fait don de la précieuse gravure en lui révélant qu'elle cache un mystère. Qui est la dame représentée sur l'image? Jeanne Dorval croit qu'il s'agit de la mère de Charles-Émile, le voisin qui va mourir du sida. La dame irait à l'église avec son fils bien-

aimé pour le guider vers la mort.

En fait, c'est l'archétype de la mère québécoise que Louise Portal entrevoit sans s'en rendre compte dans un roman où la famille — le père, la mère et l'enfant —, unie à une religiosité délirante, accapare tout l'espace de la sexualité. Par son extravagance, le livre mérite une place dans l'histoire de la psyché nationale.

Cela est d'autant plus vrai que l'héroïne retrouve le moine adoré en la personne du fils de son voisin, qui lui rappelle son propre fils défunt! Elle brûle pour le jeune homme qui, également fou de désir, la séduit, selon la symétrie omniprésente et simplette du roman.

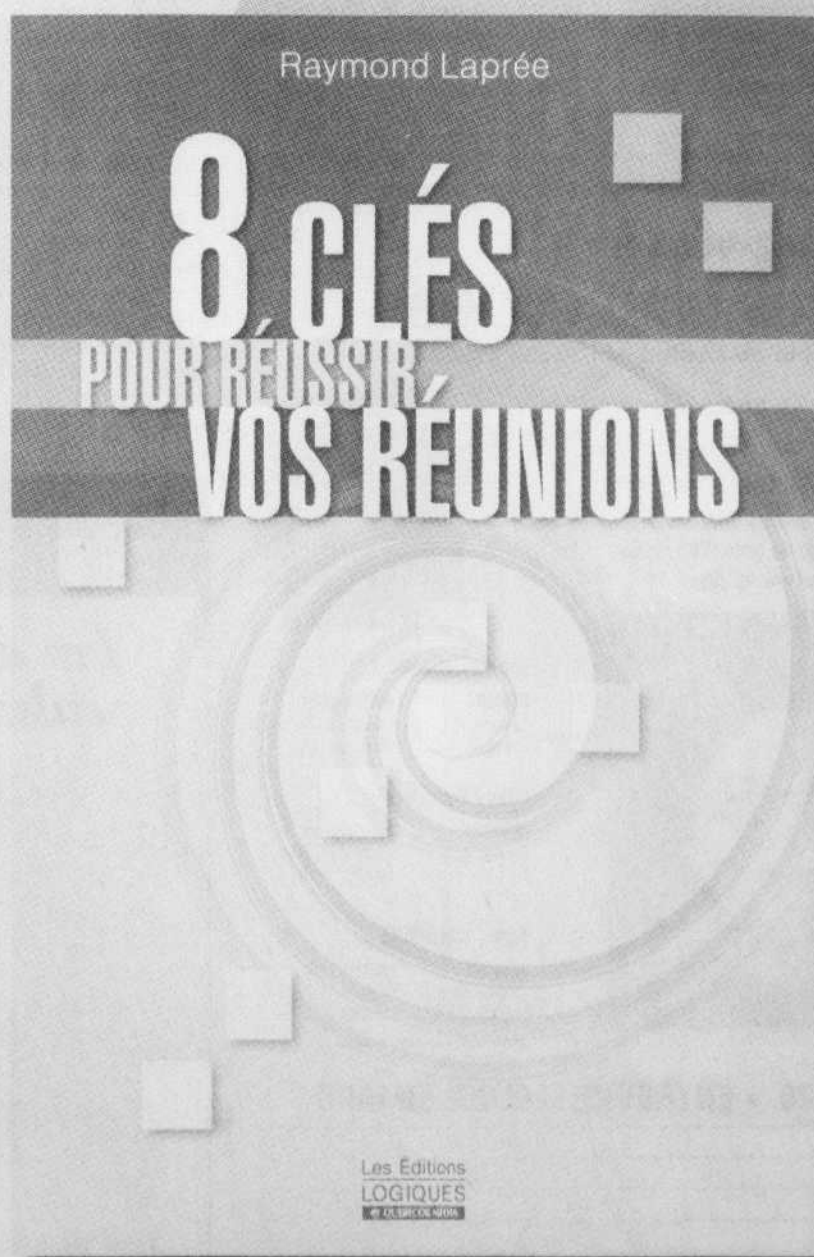
«Ses mains me déshabillent... Je halète comme une bête et me laisse prendre», soupire cette belle Québécoise quinquagenaire qui a vu le jour avant une Révolution tranquille indispensable mais, comme Louise Portal en est la preuve, toujours inachevée.

Collaborateur du Devoir

L'ANGÉLUS DE MON VOISIN SONNE L'HEURE DE L'AMOUR

Louise Portal  
Hurtubise HMH  
Montréal, 2007, 208 pages

Les Éditions Logiques tiennent à féliciter Raymond Laprée, lauréat du Prix du livre d'affaires 2007 dans la catégorie Guide pratique.



Les Éditions LOGIQUES

SODÉC

SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

LIVRES

Département de la fiction



Louis Hamelin

Il faut d'abord que je consigne ici un aveu: il y avait longtemps que ça ne m'était pas arrivé... de lire, jusqu'au bout et dans la fièvre, un de ces bouquins que les Anglo-Saxons appellent «page turners» et qui sont au monde de l'édition ce que le gros centre capable de scorer est à celui du hockey: quelque chose qu'on veut mettre sous contrat au plus vite. L'expression semble intraduisible, mais on comprend l'idée: car on parle ici du livre idéal, en un sens, celui dont les pages donnent l'impression de se tourner d'elles-mêmes tellement l'envie de savoir, d'aller voir plus loin, bref le mouvement, qui est l'essence de la prose, y paraît naturel. On n'a pas besoin de se ménager des «plages de lecture» pour s'assurer de terminer un tel ouvrage, il sait où nous trouver, se pointe à l'heure des repas, nous rejoint au lit, ronronne entre nos mains comme un animal de compagnie.

Dans l'idéal, toujours, les «page turners» sont bien écrits. Dans la réalité, ils sont le plus souvent bâclés, nous invitant à une lecture tout aussi bâclée, puisque leur but, dans la vie, est d'être lus comme on va au bureau, un peu pressés, conscients que ce que nous désirons vraiment ici-bas ne se trouve pas sous nos yeux, mais là-bas, juste après le tournant. Des romans écrits par des mécaniciens du style pour être lus comme on court après quelque chose sur l'autoroute.

Ce qui n'est pas le cas de *La Vie aux aguets* de William Boyd. Boyd est cet écrivain qui est devenu célèbre le jour où Bernard Pivot a personnellement offert de rembourser les téléspectateurs français qui n'auraient pas été emballés par *Comme neige au soleil*, son deuxième roman. Il est maintenant solidement installé dans le peloton de tête des écrivains britanniques. Le nouveau Boyd est donc un suspense. Il est, de plus, bien écrit. Presque trop. Avec une application un peu désuète, un souci du détail qui est l'honneur du métier, au moins dans sa conception de jadis, mais aussi une méticulosité, presque une préciosité, peut-être redevables au patronage de Proust

annoncé en exergue et qui s'accommodent de pas mal de coups de pinceau qu'on pourra trouver superflus. Non que de toujours connaître la forme et la couleur exactes des nuages qui passent au-dessus de la tête des personnages n'ait aucun intérêt pour le lecteur que je suis. Mais cet art de la description prend un peu trop souvent l'allure d'un exercice imposé, le tic d'un auteur sacrifiant aux poncifs éculés du genre pour suivre une habitude plutôt que certaine nécessité née de la langue. Le fringant gentleman-romancier semble parfois bien guidé dans son costume rétro. Au fait, depuis *Les Puissances des ténèbres* d'Anthony Burgess, je n'avais pas vu d'écrivain se passionner autant pour la garde-robe de ses sujets. Sachez qu'Eva, se préparant à sortir ce soir-là, «mit du rouge à lèvres — un nouveau, baptisé Nuits de Tahiti —, se poutra et se passa de l'eau de rose sur les poignets et derrière les oreilles. Elle portait une robe de linage léger bleu marine à pans froncés jaune mais, et une large ceinture à nœud qui soulignait sa taille fine.» Je ne saurais dire ce qui m'épate le plus dans ce passage: la marque du tube de rouge ou le jaune mais des fronces de la robe? En bon macho, je préfère quant à moi habiller Eva en imagination. Savoir qu'elle est jolie comme un cœur me suffit. Et puis, espionne, russe, femme fatale: elle a décidément tout ce qu'il faut.

Tout ce qu'il faut

Parce que, vous vous en doutez peut-être, comme lecteur, je ne me suis pas tapé ces heures supplémentaires uniquement pour m'initier au jargon de la mode vestimentaire. Sous ses délicatesses proustiennes, le roman d'espionnage de Boyd est passionnant. Et une seule chose me paraît pouvoir rivaliser avec un bon roman d'espionnage: la vie des espions eux-mêmes. Les gens se comportent en général comme si ces derniers n'existaient pas. Comme si les espions de tout poil ne pouvaient exercer aucune forme d'influence sur la sphère immédiate de leur réalité. Ce qui est curieux, car si on trouve, par exemple, des policiers dans de nombreux romans, personne ne songe pour autant à nier l'existence des tickets de vitesse. Appelons-ça «le syndrome de James Bond». Il offre un rempart utile contre la paranoïa. D'autre part, je suis de plus en plus convaincu que l'histoire, comme résidu de décanation de l'actualité, est vouée à rester incompréhensible sans une vision plus claire et une connaissance plus complète de l'action des services dits secrets.

Alliant l'utile à l'agréable, le roman de Boyd nous aide à y voir un peu mieux. Le contexte d'abord: juste



CARL DE SOUZA REUTERS

L'auteur écossais William Boyd

avant la Seconde Guerre mondiale, une jeune femme d'origine russe est recrutée par les services secrets britanniques. Grâce à Boyd, qui passe, paraît-il, deux ans à documenter chacun de ses livres, on aura droit à un aperçu plutôt stimulant de l'entraînement d'un agent spécial de Sa Majesté. Eva est éventuellement envoyée en Amérique, où la grande tâche de la perfi- Albion est de convaincre les États-Unis d'entrer en guerre à ses côtés, ce qui, avec le recul, n'avait absolument rien d'évident. Ça nous rappelle quelque chose, pas vrai? Pas (encore...) d'armes de destruction massive, ni d'al-Qaïda, et contre un Roosevelt qui aspire secrètement à en découdre, un isolationnisme faisant figure de doctrine officielle de San Francisco à New York. Le grand mérite du livre de William Boyd est de montrer (de nous rappeler, si nous l'avions oublié...) que le renseignement est le véritable nerf de l'histoire. Que l'arme préférée de l'espion n'est pas le parapluie-épée, ou même une quel-

conque substance radioactive, mais bien cette chose si simple en apparence, pareille à un feu de broussailles contrôlé au début et qui s'échappe: la rumeur... Oui. Pas de fumée sans feu.

Longtemps avant l'apparition d'Internet, les services secrets anglais avaient compris que le fait qu'une information soit vraie ou fautive importe assez peu finalement: l'essentiel est qu'elle soit diffusée. Tout média est d'abord un espace structuré dont le vide sidérant aspire à recevoir un contenu. Et si tous ces journaux et agences du monde entier sont à l'affût de la moindre dépêche de presse, alors pourquoi ne pas mettre la main à la pâte et les alimenter dans le respect de nos intérêts vitaux? Voilà comment raisonne le cerveau d'un réseau d'intelligence. Et c'est ainsi que, en plein Manhattan, en 1941, sur deux étages du Rockefeller Center, peut s'installer la British Security Coordination, «une véritable société d'espionnage» forte de centaines d'agents dont la mission, digne du meilleur studio hollywoodien, est de réécrire la réalité. Il suffit de contrôler une petite agence de presse et d'inventer une bonne histoire, comme, par exemple, la découverte d'une mystérieuse carte du Brésil avec des lignes aériennes allemandes dessinées dessus, puis de l'accompagner, de la regarder faire son petit bonhomme de chemin, faire surface à Madrid, et de là gagner Buenos Aires. Quand l'histoire est mûre, qu'elle a acquis la crédibilité du nombre, on la reprend pour consommation américaine. Ou bien, on redécouvre l'aventure de ce U-boat qui a envoyé un contre-torpilleur yankee par le fond. De toute façon, la réalité — ce que les gens prennent pour la réalité — s'en trouve transformée.

J'ai trouvé dommage que Boyd, après nous avoir lancé sur une si belle piste, la laisse en friche, réduisant ultimement toute l'affaire à une alternative beaucoup plus classique et banale, où le traître, vendu aux Soviétiques, s'oppose aux agents sans scrupules, quoique bien intentionnés, de la Forteresse Anglaise. Vaste sujet sur lequel beaucoup reste à dire, et des choses qui, vous l'aurez compris, n'ont rien à voir avec la couleur des robes d'Eva.

Collaborateur du Devoir

LA VIE AUX AGUETS

William Boyd  
Traduit de l'anglais par Christiane Besse  
Le Seuil  
Paris, 2007, 333 pages

ÉCHOS

En gros caractères

Les Éditions Guy Saint-Jean lancent un nouveau concept qui s'adresse aux personnes qui ont du mal à lire en petits caractères. L'éditeur reprend en effet plusieurs best-sellers parus ailleurs et les publie en gros caractères. Déjà, on peut se procurer dans cette collection *Le Royaume de mon père*, de Fabienne Clif, les trois premiers tomes des *Années du silence*, de Louise Tremblay-D'essiembre, et *Cap-au-Renard* de Louise Portal. La maison prévoit notamment publier cet automne *La grosse femme d'à côté est enceinte*, de Michel Tremblay, et *Madame Perfecta*, d'Antoine Maillet. — *Le Devoir*

position présente l'histoire des bibliothèques publiques au Québec jusqu'en 1968. — *Le Devoir*

Prix de littérature jeunesse

Les prix Québec/Wallonie-Bruxelles de littérature pour la jeunesse ont été remis respectivement à Pierrette Dubé et Caroline Hamel, pour *Maman s'est perdue*, publié aux 400 Coups, et à David Merveille pour *Le Jacquot de monsieur Hulot*, livre d'illustrations d'après l'œuvre de Jacques Tati, publié aux Éditions du Rouergue. — *Le Devoir*

Trintignant de nouveau à Montréal

Jean-Louis Trintignant sera de nouveau l'invité du Festival international de littérature cet automne. Il y présentera son spectacle consacré au journal de Jules Renard, du 12 au 16 septembre, à la Cinquième salle de la Place des Arts. — *Le Devoir*

Tous ces livres sont à Québec

Après avoir été présentée à Montréal, l'exposition *Tous ces livres sont à toi* prend le chemin de Québec. Elle sera présentée au Musée de la civilisation de Québec, qui l'a d'ailleurs adaptée à son goût. L'ex-

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Ruptures en eaux troubles

ÉMILIE FOLIE-BOIVIN

Sur le quatrième de couverture, l'auteur le précise: «Méduses n'est pas un roman, je n'ai pas écrit de roman, Méduses est une descente. Une descente dans l'intérieur du cœur.» Dès les premières pages, il y a une rupture. Et celle-ci n'est pas qu'amoureuse.

«J'étais bien, quoique horriblement mal, et je m'apprétais déjà à recommander de peur que tu ne profitasses de ton verre vide pour t'en aller. [...] Le cadeau t'avait plu, j'avais beaucoup de succès avec le serveur et j'avais vaguement envie de me tuer devant tes yeux pour voir la gueule que tu ferais. Je me demandais si tu serais triste, pourquoi tu ne m'avais plus donné de nouvelles durant si longtemps.»

Au fil du récit, le narrateur expose son cœur tailladé, brûlé par l'ennemi. Ecorché vif, il aime, mais il malmène ses femmes tout en amplifiant la rime pour que la baise s'incline devant le viol, pour que l'amour, le quotidien et la vie prennent la mort comme synonyme. Le personnage se la joue dans une démenche assumée. Au lecteur de trouver la mince ligne entre la réalité et un imaginaire fécond. «J'avais perdu plus ou moins 16 kilos. Je me nourrissais pour l'essentiel à base de mort froide, de désastre sous vide, de petits enfers indivi-

duels tout préparés.» Les idées de mort annoncée s'enchaînent au rythme des lubies.

Scènes glauques

Vient ensuite la cassure, l'araignée au plafond. La folie du personnage est solidement ancrée. Puis la chute dans laquelle il nous entraîne pour le reste de la baignade en est une dans des profondeurs où même la lumière peine à filtrer, où l'on se demande qui de nous ou du narrateur s'en sortira indemne.

L'aliénation se transpose dans une série de scènes glauques dans lesquelles Jimmy Namias, alter ego du narrateur et seule entité prénommée, apparaît comme la clé de ce fol univers.

Les parents du personnage apparaissent au même moment, tel un raz-de-marée de délire médicamenteux qui semble sans issue.

Alors que les méduses flottent à la surface, Antoine Brea nous attire vers le fond. L'auteur brille dans les bas-fonds de l'humanité, en eaux troubles, un peu à la Daren Aronofsky dans son *Requiem for a Dream*.

Collaboratrice du Devoir

MÉDUSES

Antoine Brea  
Le Quartanier  
Montréal, 2007, 148 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Au-delà de l'exotisme

Gilles Archambault

On ne saurait nier que la figure de Paul Bowles est plus qu'attachante. Né à New York en 1910, il commence très tôt — neuf ans — une carrière de compositeur, un itinéraire qui lui a permis de travailler avec Orson Welles, William Saroyan, Tennessee Williams, entre autres. Petit à petit, la littérature prend le dessus. Musique, écriture littéraire et voyages forment le tissu d'une vie dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle fut bien remplie. Paul Bowles meurt à Tanger en 1999, ville qui lui servait de port d'attache depuis une cinquantaine d'années.

Chez Gallimard, on fête le 30<sup>e</sup> anniversaire de la collection dite de L'Imaginaire. À cette occasion, certains titres sont offerts accompagnés soit d'un DVD, soit d'un CD. *Un thé au Sahara*, le roman le plus connu de notre auteur, nous parvient en même temps que le long métrage de Bernardo Bertolucci. La photographie exceptionnelle du film ne fait pas oublier l'aspect convenu de l'adaptation. Ce qui est dans le roman l'intériorité et l'interrogation sur le sens de l'existence devient au cinéma prétexte à un exotisme de pacotille. Pourtant, c'est bien la voix de Bowles que nous entendons, ce dernier ayant accepté d'en être le narrateur!

*Un thé au Sahara* raconte les péripéties d'un couple d'Américains qui, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, décide de partir à la recherche d'une partie du monde que l'Occident n'a pas gâchée. Le Sahara leur apparaît comme le lieu rêvé de cette quête. Le couple se porte mal. Port et Kit font chambre à part. Un ami américain est du voyage, Kit a une courte aventure avec lui. Lorsque Port meurt d'une fièvre typhoïde, l'Américaine redécouvre l'amour physique auprès de Belquassim, un homme du désert. Elle finit par perdre la raison, on la rapatrie aux États-Unis. En exergue de la troisième partie du roman, Bowles inscrit

cette phrase de Kafka: «Au-delà d'un certain point on ne peut plus revenir en arrière. C'est ce point qu'il faut atteindre.» Le Sahara devient pour Kit l'expérience ultime dans laquelle elle se perd. «Le désert n'est jamais plus beau que dans le clair-obscur de l'aube ou du crépuscule. La notion de distance disparaît: une ride toute proche du sable, peut-être une chaîne de montagnes éloignée, chaque petit détail prend l'importance d'une variation capitale sur le thème répété du paysage.»

Si Bowles est un romancier ensorcelleur, il est aussi un nouvelliste de premier plan. *Réveillon à Tanger*, également paru dans la même collection, en est la preuve irrefutable. Les courts récits réunis sous ce titre ne sont jamais indifférents, ils sont l'œuvre d'un observateur averti. En règle générale, ils mettent en scène des Occidentaux qui se démènent comme ils peuvent dans une ville peuplée par une population qu'ils ne parviennent jamais à comprendre tout à fait malgré les efforts — soutenus ou non — qu'ils mettent à la maîtriser. Sauf *L'Éducation de Marika*, les nouvelles du recueil ne dépassent pas les dix ou quinze pages.

Si la couleur locale est un élément primordial du livre, il ne faut pas en conclure, comme pour *Un thé au Sahara* du reste, qu'elle explique tout. Bowles va nettement plus loin que l'image d'Épinal. Ses dialogues sont précis, comme le sont également ses descriptions et ses mises en situation.

Un auteur américain, Bowles? On ne sait plus trop. Probablement un exilé de l'intérieur, que le spectacle du monde réussissait à divertir la plupart du temps. Pour le reste, un esprit inquiet, torturé, un honnête homme quoi, ainsi que l'on disait il y a bien une centaine d'années.

Collaborateur du Devoir

UN THÉ AU SAHARA RÉVEILLON À TANGER

Paul Bowles  
Gallimard, coll. «L'Imaginaire»  
Paris, 2007, 324 et 239 pages

Tout sur la littérature et les auteurs québécois

Abonnez-vous à Lettres québécoises

le magazine de l'actualité littéraire depuis 1976

et recevez en prime (valeur 25 \$)

L'histoire de Pi (roman)

de Yann Martel

S'abonner à *Lettres québécoises*, c'est participer à la pérennité de notre littérature. Merci de nous encourager!



1 an / 4 numéros  
INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$  
INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros  
INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$  
INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros  
INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$  
INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 126 • ENTREVUE: LOUISE SIMARD

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_  
Code postal \_\_\_\_\_ Tél. \_\_\_\_\_  
Courriel \_\_\_\_\_  
Ci-joint  Chèque  Visa  Mastercard  
N° \_\_\_\_\_ Expire le \_\_\_\_\_  
Signature \_\_\_\_\_ Date \_\_\_\_\_

Retourner à: Lettres québécoises

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: 514.525.95.18  
Télécopieur: 514.525.75.37 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

éditions Liber Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Les défis de la diversité culturelle et religieuse



L'aménagement de la diversité culturelle et religieuse

débat des accommodements raisonnables

204 pages, 20 dollars

collaborateurs

Pierre Antclif, Daniel Baril, Paul Bégin, Yves Boisvert, Pierre Bosset, Laurent de Brier, Estelle Ferraresse, Bergman Fleury, François Grin, Montserrat Guibernau, Jean-Claude Icart, Will Kymlicka, Micheline Labelle, Justine Lacroix, Jean-Marc Larouche, André Lecours, Georges Leroux, Marie Mc Andrew, Tariq Modood, Geneviève Nootens, François Rocher, Daniel Weinstock

INRS  
Chaire Fernand-Dumont

SHERBROOKE  
CIREA

L'AVAIL  
IDEA

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- Livres d'art et de collections
- Canadiana
- Livres anciens et rares
- Bibliothèque de la Pléiade
- Littérature
- Philosophie
- Sciences humaines
- Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## L'État-nation est-il en décomposition?

*Très dense mais toujours clair, le solide essai de Jean-François Lessard nous propose d'examiner l'avenir du fait national à l'heure de la mondialisation*



Louis Cornellier

Quand il m'arrive, comme le dit ironiquement mon jeune frère, de «pencher dangereusement vers le socialisme», c'est-à-dire de défendre bec et ongles le modèle québécois et de souhaiter des hausses d'impôt pour sauver et améliorer les services publics, une petite voix me dit que j'en suis au baroud d'honneur et que, à l'ère de la mondialisation, mes souhaits sont devenus des vœux pieux. L'État-nation, en effet, a-t-il encore les moyens de déterminer les choses dans le sens que je préconise?

Dans un bref essai à la fois savant et lumineux, judicieusement publié en format de poche, le politologue Jean-François Lessard explore cette question en se penchant avec brio sur, selon le titre de son ouvrage, «l'état de la nation». Sous les coups de boutoir de la «globalisation», explique-t-il, l'État est atteint dans ses prérogatives et «la nation subit une périphérisation politique», deux tendances qui remettent en cause la souveraineté de l'État. Cette dernière doit être comprise en deux sens: la souveraineté nationale désigne le fait que le peuple détermine son régime politique et la souveraineté étatique désigne la reconnaissance de l'État par ses pairs sur la scène internationale. Dans les deux cas, on assiste à un ébranlement.

L'explosion des «flux transnationaux financiers et économiques» liés au néolibéralisme met les États en concurrence les uns avec les autres pour attirer les grandes entreprises. Cela a pour effet de réduire leur marge de manœuvre en matière fiscale, c'est-à-dire d'entraver la gestion nationale des impôts et de la redistribution. Même la monnaie échappe à leur contrôle. Ce phénomène s'accompagne d'une explosion des «flux transnationaux culturels et démographiques» qui oppose une culture mondiale (cinéma, télé, Internet) aux cultures nationales et engendre une hausse de la population immigrante désormais réfractaire à l'assimilation. L'État-nation, donc, est affaibli.

Une des conséquences de ces tendances est justement que l'État «s'éloigne de la nation». Alors qu'il contribuait à la diffusion d'une culture nationale commune par son système d'instruction publique et

qu'il se légitimait en se présentant comme au service de cette nation, il n'arrive plus, aujourd'hui, sur le plan économique, à concilier les objectifs nationaux et la réalité mondiale, et il voit la nation se fragmenter sur le plan identitaire. Les immigrants délaissent la citoyenneté nationale pour s'inscrire dans des réseaux transnationaux (la technologie permet les contacts avec leurs lieux d'origine) et, en retour, des particularismes réactionnaires «internes aux nations» se développent.

De plus, l'État participe à certaines discussions au niveau supranational (réfugiés, armement, finances internationales) sans consulter la nation, et son retrait relatif de la protection sociale l'éloigne des citoyens, qui répondent par une désaffection envers la politique. Et l'État et la nation, donc, subissent actuellement une perte de souveraineté. Ils sont même concurrencés, ajoute Lessard, par «un nouvel imaginaire» qui en appelle à transcender le cadre national en plusieurs matières (environnement, lutte contre le terrorisme, nouvelles technologies) et à faire jouer les droits de la personne contre certaines législations nationales.

### L'avenir de l'action politique

Le principe de l'action politique, dans ces conditions, ne peut se penser comme hier. Le fait national, explique Lessard, comporte cinq avantages: un sentiment unificateur, la possibilité de participer à la sphère politique, le sens de l'identité collective, l'attachement à un idéal national et la préservation de la diversité culturelle. C'est cela qui recule dans le monde actuel, ébranlant ainsi le goût de l'action politique. A la belle époque des nations, pourrait-on dire sans oublier les ratés de cette ère, «si l'on voulait du changement, on s'adressait aux instances nationales appropriées». Les lieux de pouvoir, depuis, se sont multipliés. Les revendications aussi, d'ailleurs, sous l'effet de la fragmentation identitaire.

Assistez-on alors au développement «d'une société-monde» qui viendrait remplacer le temps des nations? En partie, répond Lessard. Le monde, il est vrai, s'homogénéise sous l'effet d'une culture mondiale et industrielle dont les codes sont américains. Les «non-lieux», constate Lessard en reprenant le terme de Marc Augé, se multiplient. Il s'agit de ces espaces sans signification identitaire comme les grands hôtels de luxe, les stations balnéaires et les aéroports. Les cultures nationales, pour autant, n'ont pas disparu et les clivages ethniques réapparaissent.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Les immigrants délaissent la citoyenneté nationale pour s'inscrire dans des réseaux transnationaux et, en retour, des particularismes réactionnaires «internes aux nations» se développent, comme l'a montré cet hiver la polémique sur les accommodements raisonnables et le code de vie d'Hérouxville.

sent. «On peut donc penser, écrit le politologue, que les cultures nationales et les grandes dynamiques culturelles mondiales se mélangent pour donner de nouvelles cultures hybrides.» Pour le meilleur ou pour le pire? C'est à voir.

À ce jour, la nation fut «le meilleur moyen d'expression politique trouvé». Comment réagir à son ébranlement actuel? «Comment pourrions-nous», demande Lessard, assurer une certaine forme de vivre ensemble? Si le lien politique connaît un processus d'éclatement, qu'advient-il de la notion de solidarité? Certains penseurs ont proposé une «démocratie cosmopolite» à multiples niveaux. Lessard rejette cette proposition. «L'individu, écrit-il, n'est pas exclusivement un animal politique, il est également un être privé.» La politique «n'est qu'un des intérêts de l'homme moderne». Multiplier les lieux du politique, en ce sens, relève de l'illusion. Il suggère plutôt, en toute sagesse, «l'approfondissement des communautés politiques déjà existantes

qui aura pour avantage de relever le défi de l'altérité en considérant les communautés nationales comme encore et toujours des lieux forts de cohésion dans un monde marqué par une polyphonie grandissante». La nation est ébranlée, mais elle demeure, dans la tempête, le meilleur socle du politique, lieu d'épanouissement de la «plurialité humaine».

Très dense mais toujours clair, le solide essai de Jean-François Lessard rappelle, par ses qualités stylistiques et interprétatives, la pénétrante réflexion que nous offrait le sociologue Jacques Beauchemin, il y a presque trois ans, dans *La Société des identités* (Athéna, 2004). Des lectures exigeantes, certes, mais très éclairantes.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

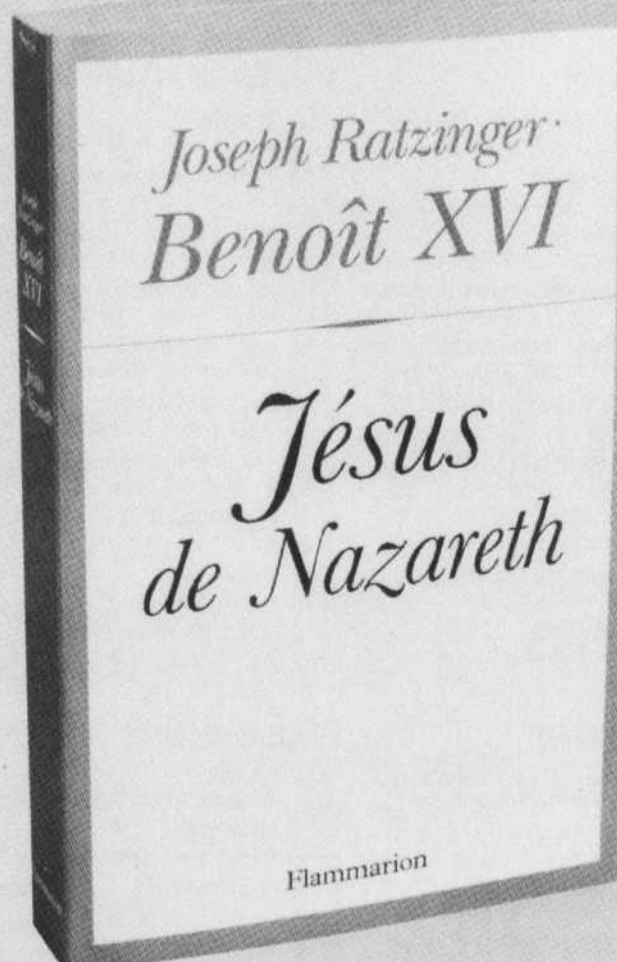
### L'ÉTAT DE LA NATION

Jean-François Lessard  
Liber  
Montréal, 2007, 128 pages



Les éditions *L'instant même* félicitent  
**CLAIRE MARTIN,**  
reçue Officier de l'Ordre national du Québec.

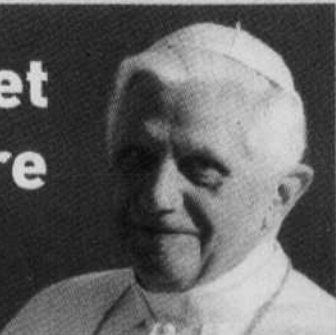
*L'instant même*  
NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS



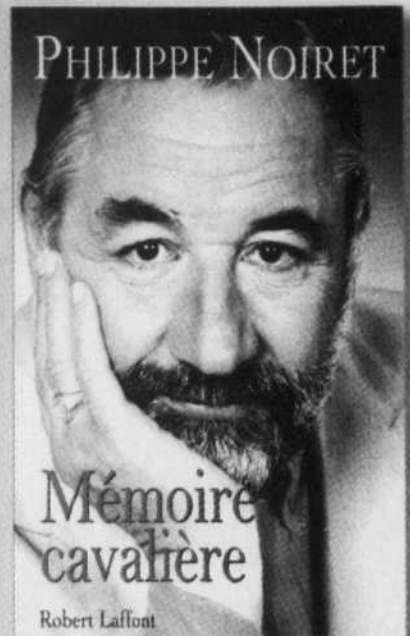
Le livre-événement de  
**Benoît XVI**

Connaître et  
comprendre  
**Jésus**

Flammarion



# Partez en bonne compagnie

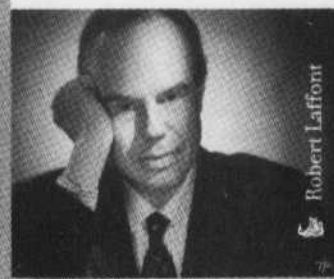


Le dernier coup de chapeau du prince des saltimbanques.  
Le Devoir



Simone Berteaut a tout vécu, tout connu. Grâce à elle, c'est bien Piaf tout entière qui revit sous nos yeux.

Frédérique Mitterrand  
Le festival de Cannes



Le regard à la fois ultrasensible et acéré de cet amoureux du cinéma et la liberté de ton et de pensée de *La Mauvaise Vie*.



Un regard nouveau sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.



La vie intime des animaux de la mer, de la plage et des rochers.

Robert Laffont

# LIVRES

ESSAI

## L'Amérique latine « glocale »

GUY TAILLEFER

Le *Nouvel Observateur* l'a désigné en 2005 comme l'un des « 25 grands penseurs du monde entier ». Quand on le lui rappelle en entrevue, Néstor García Canclini hausse les épaules et fait « bof ». C'est pourtant bien d'un penseur qu'il s'agit ici, d'un esprit libre et critique de la latino-américanité qui n'embouteille pas le monde dans des idéologies.

Né en Argentine en 1939, « exilé » au Mexique depuis le milieu des années 1970, il étale de nouveau sa vivacité intellectuelle dans un essai par ailleurs froidement intitulé *L'Amérique latine au XXI<sup>e</sup> siècle*, récemment publié en traduction française aux Presses de l'Université Laval. Le titre espagnol, *Latinoamericanos buscando lugar en este siglo*, colle beaucoup mieux au propos. Un propos qui discute sur cent pages de l'effritement et des mutations des identités nationales en Amérique latine et du poids de la mondialisation sur le développement culturel de la région. « *L'un des points de départ de cet essai, écrit justement le chercheur, est de prêter attention à ce qui échappe au marché.* » Si ce n'est qu'entre les lignes, sa réflexion résonne auprès de cultures minoritaires comme la nôtre.

Les Latino-Américains « se cherchant un lieu en ce siècle », M. García dispose avec l'Amérique latine d'un laboratoire en or pour l'examen de ce qui le fascine depuis 30 ans et de ce qu'il appelle, ici, la « transnationalisation de la culture », la « hybridation interculturelle ». Que signifie le fait d'être latino-américain? Moins une essence qu'une « tâche à accomplir » devant laquelle les Latinos sont du reste dubitatifs, finit-il par dire, d'autant que l'émigration influence l'évolution de sa vie régionale de manière fondamentale.

En 1999, signale-t-il, le nombre de personnes qui ont quitté l'Uruguay fut égal à celui de celles qui y sont nées. Le dixième des Argentins, des Colombiens et des Salvadoriens vivent aux États-Unis,



ANDREW WINNING REUTERS

Le dixième des Argentins, des Colombiens, des Cubains, des Mexicains et des Salvadoriens vivent aux États-Unis, en Europe et dans d'autres pays latino-américains.

en Europe et dans d'autres pays latino-américains. Ainsi, « *L'Amérique latine ne se trouve pas qu'en Amérique latine: son image lui est renvoyée par des miroirs disséminés à travers l'archipel formé par les migrations.* » Les frontières géopolitiques restent les mêmes, affirme M. García, mais « *les cartographies se modifient sur le plan symbolique.* »

« *Entre les promesses d'un cosmopolitisme global et la disparition de projets nationaux,* le penseur souligne que « *jamais nous n'avons eu l'occasion d'être aussi cosmopolites que nous le sommes maintenant, aussi contemporains de cultures multiples; et cela, sans avoir à voyager.* » Il parle d'un monde « *glo-cal* » (entre le global et le local) et

raile une « *mondialisation à dominante* » où s'étale la culture à la télévision sous forme de *reality show*.

### Industries culturelles

Ni pessimiste ni militant, il constate la pesanteur de la mondialisation néolibérale mais refuse de voir dans la « *domination étrangère* » le fin mot de l'histoire. S'agissant de développer « *le potentiel socioculturel en latence sur le continent* » et de respecter sa « *polyphonie* », il appelle à une profonde restructuration de ses industries culturelles, menottées par des réseaux transnationaux de production et de distribution de la musique, de la littérature, du cinéma et des communications qui sont contrôlés de l'exté-

rieur, à Madrid, à Miami et à Los Angeles.

L'état des lieux n'est guère reluisant. Des bénéfices mondiaux générés par les biens culturels et de communication, l'Amérique latine en tire un maigre 5%. Gracieuseté, dit le chercheur, du faible investissement des gouvernements latino-américains dans les sciences, les technologies et l'industrie culturelle. S'il en résulte, bien entendu, un niveau anémique de compétitivité à l'échelle mondiale, le drame non moins grand est que la diffusion de films et de disques est gravement restreinte à l'intérieur de chaque pays.

C'est ainsi qu'en musique, l'Amérique latine est considérée comme le marché dans le monde qui connaît le taux de croissance le plus élevé depuis les années 1990. Pourtant, 80% du chiffre d'affaires en Amérique latine est entre les mains d'entreprises étrangères. En cinéma, note M. García, « *la seule ville où il est possible de voir, en une semaine, de cinq à dix films de pays différents de l'Amérique latine n'est pas Buenos Aires, ni Bogotá, ni Mexico, mais bien Madrid.* »

Comment éviter que les pays latino-américains ne deviennent un « *paquet de franchises* »? Contrairement à certains autres, M. García n'attend pas de miracle de l'élection de présidents de gauche au cours des dernières années. Plutôt, il dresse assez minutieusement une longue liste d'avenues, invitant notamment des gouvernements qui se contentent de « *politiques culturelles publiques à faible intensité* » à se faire infiniment plus dynamiques et revendicateurs. L'intérêt d'Hollywood, de MTV et de Sony pour la région, dit-il, « *nous laisse imaginer ce que nous serions en mesure de faire avec un peu plus d'autonomie de gestion.* »

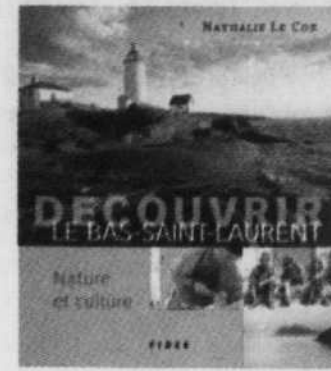
Le Devoir

L'AMÉRIQUE LATINE AU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE  
Néstor García Canclini  
Les Presses de l'Université Laval  
Québec, 2006, 118 pages

## Soleil de plomb

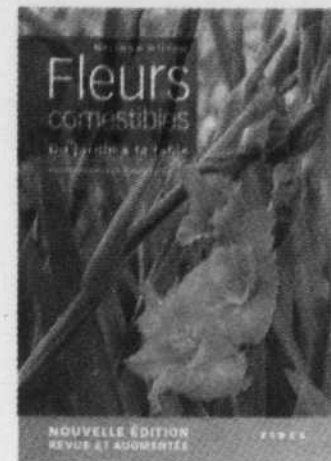
... ou jours de pluie

tous les livres de l'été!



Nathalie Le Coz  
**Découvrir le Bas-Saint-Laurent**  
Nature et culture  
224 pages • 24,95 \$

Un nouveau guide, unique en son genre, qui présente les trésors de la nature et de la vie culturelle d'une région haute en couleurs.



Mélinda Wilson  
**Fleurs comestibles**  
Du jardin à la table  
NOUVELLE ÉDITION  
256 pages • 24,95 \$

« *Un livre original et complet... pour s'initier au monde fascinant des fleurs comestibles* »  
La Tribune

« *Drôlement intéressant... superbement illustré* »  
Le Soleil



Yves Beauchemin  
**Charles le téméraire**

Emmenez Charles en vacances!  
La grande trilogie d'Yves Beauchemin réunie en un coffret.

### BIOGRAPHIE

## Castro à la trace

LOUIS CORNELIER

Le Castro dépeint par le journaliste Serge Raffy dans *Castro l'infidèle* est-il bien le bon, le seul, le vrai? Les preuves pour l'affirmer manquent. Mais tout de même, quelle magistrale biographie que celle-ci! Rédigée dans un style riche et saisissant, elle suit avec passion le *Comandante* à la trace, de l'enfance à aujourd'hui.

Castro y apparaît comme un être tourmenté, obsédé par le chaos et le pouvoir à tout prix, comme un don Quichotte rouge, friand de répression, de mensonge et de propagande pour imposer sa « *posture politique unique, mi-fasciste mi-communiste.* » Au libérateur tiers-mondiste que d'anciens chantaient encore, Raffy, dans cette somptueuse enquête librement menée, oppose le caudillo sans foi ni loi, prêt à éliminer ses adversaires, mais aussi ses frères d'armes, sans états d'âme, afin de conserver son ascendant sur tout un peuple.

Revenant sur l'assassinat de Kennedy, sur la mort du Che (dont il trace un portrait très sombre), sur la chute d'Allende et sur une foule d'autres épisodes dans lesquels Castro, parfois à son corps défendant, a joué un

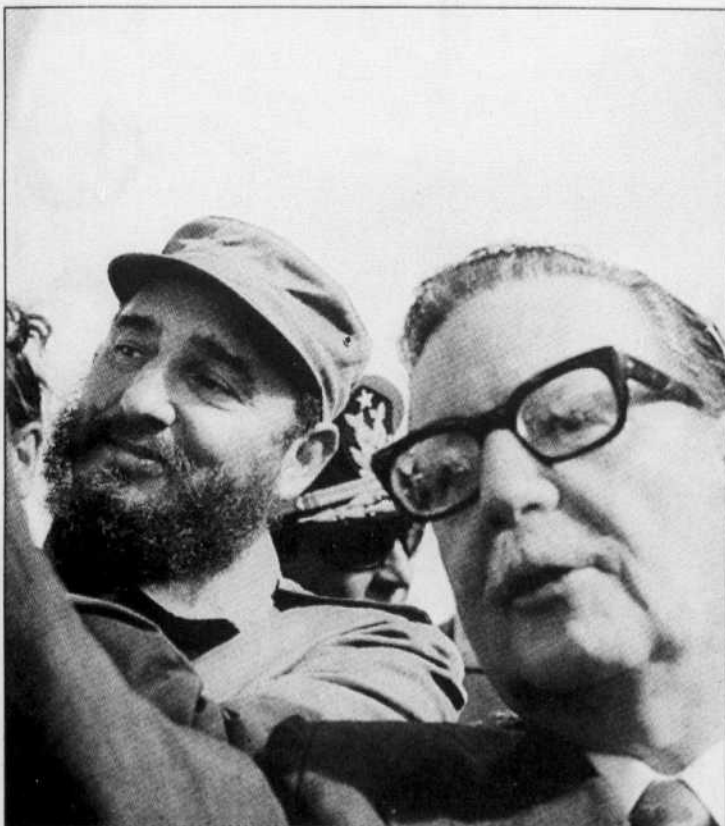
rôle, Raffy présente des faits, quelquefois nouveaux mais pas toujours bien appuyés, et en propose de passionnantes interprétations. Il se penche aussi sur la vie privée de « *l'infidèle* » en évoquant ses multiples épouses, maîtresses et enfants, officiels ou non.

Près de 50 ans après les prémices de la révolution castriste, les Cubains, écrit Raffy, « *ne sont même plus cyniques. Ils sont amorphes, hébétés comme les membres d'une secte hypnotisés par un gourou.* » L'humour, toutefois, ne les a pas totalement quittés, comme en fait foi cette blague où l'un demande à un autre pourquoi les Cubains appellent les aliments « *les Américains* »: « *Parce que, comme eux, on dit toujours qu'ils vont débarquer et on ne les voit jamais.* »

Publiée cette année en édition de poche revue et augmentée, cette biographie est une œuvre contestée mais fascinante, qui se lit tambour battant.

Collaborateur du Devoir

CASTRO L'INFIDÈLE  
Serge Raffy  
Le Livre de poche  
Paris, 2007, 704 pages



Fidel Castro en compagnie de Salvador Allende au Chili en 1972.

## ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: 12 au 18 juin 2007

QUEBECOR MEDIA

### ROMAN

- 1 LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ  
Marc Lévy (Robert Laffont)
- 2 ECHO PARK  
Michael Connelly (Seuil)
- 3 ZONE GRISE  
Christine Brouillet (Boréal)
- 4 LA DERNIÈRE SAISON T. 2: THOMAS  
L. Tremblay-Dessiambre (Guy St-Jean)
- 5 CETTE CHANSON QUE JE N'OUBLIERAI  
Mary Higgins Clark (Albin Michel)
- 6 LA SORCIÈRE DE PORTOBELLO  
Paulo Coelho (Flammarion)
- 7 ENSEMBLE, C'EST TOUT  
Anna Gravalda (J'ai lu)
- 8 LE BIEN DES MIENS  
Janette Bertrand (Libre Expression)
- 9 LA DÉPENSE LINCOLN  
Michael Connelly (Points)
- 10 LABYRINTHE  
Kate Mosse (Livre de Poche)

### OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 LE SECRET  
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 2 TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE: DE...  
J.-C. Barreau/G. Bigot (Livre de poche)
- 3 BARBECUE: TOUTES LES TECHNIQUES  
Steven Raichlen (Éd. de l'Homme)
- 4 QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT  
Michèle Cyr (Transcontinental)
- 5 L'ART DE LA SIMPLICITÉ  
Dominique Loreau (Marabout)
- 6 LA CLÉ DE LA MAÎTRISE  
Charles F. Haanel (Dauphin Blanc)
- 7 1967, QUÉBEC ENTRE DEUX MONDES  
Collectif (Les 400 Coups)
- 8 MÉMOIRE CAVALIÈRE  
Philippe Noiret (Robert Laffont)
- 9 AMES-TU LA VIE?  
Georges Thurston (La Semaine)
- 10 LE MEILLEUR DE SOI  
Guy Corneau (Éd. de l'Homme)

### JEUNESSE

- 1 LORI-LUNE T. 1: ET LE SECRET DE...  
Suzanne Julien (Pierre Tisseyre)
- 2 JOURNAL D'AURÉLIE LAFRAMME T. 3  
India Desjardins (Intouchables)
- 3 ERAGON T. 2: L'ÂNÉ  
Christopher Paolini (Bayard)
- 4 ARIELLE QUEEN T. 3: LA RIPOSTE...  
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- 5 LÉONIS T. 9: LE ROYAUME D'ESA  
Mario Francis (Intouchables)
- 6 MONDES DE MAGIE DU DIADÈME T. 7  
John Peel (ADA)
- 7 LES HOMBRILS T. 1: POUR QUI TU...  
Delaf/Dubuc (Dupuis)
- 8 DÉLIONS AVEC LÉON T. 1  
Annie Groovie (Courte Échelle)
- 9 PAKKAL T. 7: LE SECRET DE TUZUMA  
Maxime Roussy (Intouchables)
- 10 ASTÉRIX ET SES AMIS: HOMMAGE...  
Collectif (Albert René)

### ANGLOPHONE

- 1 THE SECRET  
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- 2 BEACH ROAD  
James Patterson (Warner Vision)
- 3 LAST TEMPLAR, THE  
Raymond Khoury (Signet)
- 4 THE CHILDREN OF HURIN  
J. R. R. Tolkien (Harper Collins)
- 5 A THOUSAND SPLENDID SUNS  
Khaled Hosseini (Penguin Books)
- 6 THE ROAD  
Cormac Mc Carthy (Vintage)
- 7 THE AMBLER WARNING  
Robert Ludlum (St-Martin's Press)
- 8 FALSE IMPRESSION  
Jeffrey Archer (St-Martin's Press)
- 9 PROMISE ME  
Harlan Coben (Penguin Books)
- 10 DEAD WATCH  
John Sandford (Berkey)

DÉCOUVREZ

nos suggestions de

lectures d'été

14 juin - 11 juillet Demandez notre circulaire en magasin.



Jane Urquhart  
**Les rescapés du Styx**  
Roman • 416 pages • 29,95 \$

« *Plus affranchie que jamais* »  
Voir

« *À couper le souffle* »  
The Gazette

« *Élegant et méditatif... Une merveilleuse réussite* »  
People



Yves Beauchemin  
**Le Matou**  
L'édition définitive  
672 pages • 19,95 \$

« *[Le Matou] continue d'émuover, de faire rire et pleurer* »  
Le journal de Montréal

« *Un élégant livre de poche... revu et corrigé par l'auteur lui-même* »  
Le Soleil

## «SULPICIENS DE MONTRÉAL»

Une histoire de pouvoir et de discrétion (1657-2007)



Deslandres-Dickinson  
Hubert (dir.)  
**Les Sulpiciens de Montréal**

Une histoire de pouvoir et de discrétion (1657-2007)  
720 pages • 49,95 \$

« *Une histoire captivante... Un cadeau précieux* »  
Le Devoir

« *Le lecteur est ravi* »  
Voir

« *Un document de premier plan!* »  
Le Soleil



FIDES  
70 ans  
de bonnes lectures

www.editionsfides.com